





LES
COURSES
DE
TAUREAUX

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR
Droits de reproduction et de traduction réservés.



A large, stylized handwritten mark or signature, possibly a cursive letter 'a' or a similar symbol, extending downwards.

PERO GIL

LES

COURSES

DE

TAUREAUX

DESCRIPTION TECHNIQUE ET PITTORESQUE

A L'USAGE DES ÉTRANGERS

AVEC

DESSINS EXPLICATIFS

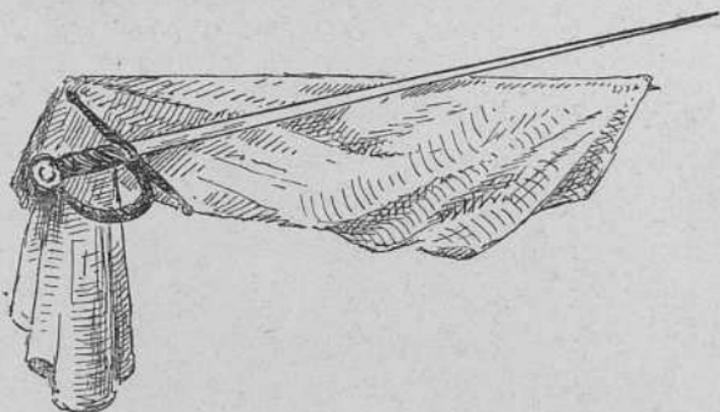
LES ORIGINES — COUP D'ŒIL HISTORIQUE
ÉLEVAGE DU TAUREAU DE COURSE — SES QUALITÉS
LE TORERO DANS ET HORS L'ARÈNE
ART DE COMBATTRE LE TAUREAU A PIED ET A CHEVAL
LES RÈGLES DU TOREO — LES SUERTES
LA PLAZA — LES COULISSES — RÉGLEMENT
CONSEILS AUX ÉTRANGERS, ETC

SAINT-SÉBASTIEN

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

X

CE LIVRE



CE LIVRE

CE livre donne un résumé de l'art, — car c'en est un, s'il vous plaît, — de la tauromachie, et constitue de ce chef un manuel d'instruction très laïque, pas obligatoire et encore moins gratuit.

Sous le titre du PARFAIT TORERO, il pourrait figurer honorablement dans la collection des manuels Roret.

Grâce à ce petit volume, le lecteur français, russe ou scandinave peut, en quelques heures, être aussi clerc en la matière que feu Cúchares ou

Lagartijo et, si l'envie lui en prend, il lui sera permis de se placer à quatre mètres du plus *genuine* produit des bords du Jarama, sans courir d'autre risque que celui de ne pas se retirer sur ses pieds.

Mais s'il ne pousse pas si loin son ambition ni l'amour de la chose, et s'il se contente du rôle plus modeste et plus prudent de simple spectateur, la science acquise à peu de frais lui permettra assurément de prendre un intérêt réel aux diverses péripéties d'un spectacle dont il n'a pas, à l'heure présente, la moindre idée, malgré ou plutôt à cause des descriptions plus ou moins fantaisistes des écrivains français et autres, qui, presque tous, voient trop ou trop peu, et jamais juste; ce qui fait que leur éloge, comme leur blâme, frappe toujours à côté. Il saisira surtout, et c'est là le véritable but de cet ouvrage, le côté intéressant, artistique, intime pour ainsi dire, de cette fête passionnante, qu'on juge sauvage et monotone, quand elle n'est pas comprise, et se défaire, enfin, du préjugé d'après lequel on croit généralement que le *great attraction* d'une course de taureaux consiste uniquement dans le sang répandu.

Celui qui ne voit dans la course que des hommes agiles et courageux qui voltigent et harcèlent, sans

rime ni raison, une pauvre bête qui ne demande que la paix de l'étable, ne peut en juger, pas plus qu'un membre de la galerie, qui suit des yeux une partie aux échecs, sans en connaître les règles, ne peut y prendre intérêt. Dans ces conditions, le spectateur novice saisira le côté pittoresque ou cruel selon son tempérament; voilà tout.

Ayant lu ce volume, le lecteur saura, en arrivant à sa *delantera de gradu*, de quoi il tourne; puis, son cerveau et son estomac décideront pour ou contre le spectacle.

En offrant à la France, et par son intermédiaire à l'Europe, ce complément du savoir humain, l'auteur laisse intacte la controverse éternelle qui divise les taurophobes et les taurophiles, persuadé qu'il est de toute impossibilité d'arriver jamais à mettre d'accord les aficionados, qui considèrent une pirouette faite devant un taureau comme la suprême manifestation du courage, et les âmes sensibles qui vont, avec M. de Blowitz, jusqu'à nier au torero cette vertu.

La passion, pas plus que la sensiblerie, ne se discute pas.

Laissons donc les faubourgs de Triana, Avapies

et le Perchel de Málaga aux prises avec l'innocente Société protectrice des animaux, les mânes de feu le général de Grammont avec ceux de Costillares et de Lucas Blanco, et attendons, sans trop nous presser, qu'une entente se produise.

Cependant, l'auteur doit faire une profession de foi et la voici :

— Le gouvernement espagnol doit-il poursuivre par tous les moyens la suppression des courses ?

— Assurément oui.

— Le fait-il ?

— Il est permis d'en douter.

— Et s'il le faisait, y parviendrait-il ?

— Souhaitons que non.

Sans plaider même les circonstances atténuantes en faveur de notre spectacle soi-disant national, et sans avoir recours au *tu quoque*, le pire des arguments, il doit être permis d'établir pour l'honneur de l'Espagne, que de même que l'on traque les ours et les loups, là où il s'en trouve, de même dans un pays où il y a des taureaux sauvages, on les combat.

Quant au public qui, sans prendre une part active et directe au sport dangereux et sanglant, s'en fait un spectacle, il est certain qu'on le recruterait par-

tout. Le sentiment qui le pousse n'est pas le prodrome d'une aberration exclusivement espagnole; il est de tous les temps et de tous les pays et il suffit à lui seul sans l'attrait du pittoresque, sans l'entraînement de la foule, à expliquer l'engouement des masses. Ce sentiment tout humain le journal le *Figaro* le définissait, il y'a quelque temps, lorsqu'il parlait d'un dompteur qui, voulant faire du nouveau, s'appliquait à rassurer ses spectateurs. Avec lui pas de rugissements menaçants dans la cage, mais obéissance docile et ronrons d'amitié de la part des fauves. « Mais malheureux! — lui disait un impresario, vous oubliez que le jour où le public, je ne dis pas perdra l'espoir de vous voir dévorer, mais où il ne redoutera plus cette terrible éventualité, nous n'aurons plus qu'à mettre la clef sous la porte! »

Quant à la guitare de la démoralisation des masses, il ne faut plus en pincer. Nous sommes de très nombreux aficionados qui n'avons pas tué père et mère, et, parmi nous, il y a pas mal de bons citoyens payant recta leurs impôts, bons époux, excellents pères et, si besoin est, des gardes nationaux fort acceptables.

Un mot, pour finir, emprunté au plus spirituel des *revisteros*, chroniqueurs de courses.

De même que la structure d'un crâne révèle le caractère d'un individu, de même la configuration topographique d'un pays révèle sa destinée inéluctable. Remarquez l'Italie, où tous les peuples ont plus ou moins mis les pieds, elle affecte la forme d'une botte...

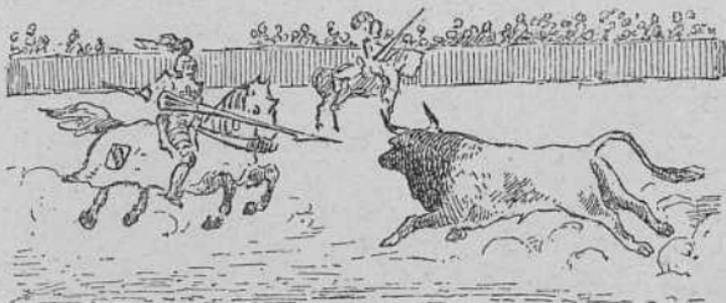
Or, l'Espagne dessine exactement la peau d'un taureau !

Tirez vous-même la conséquence.

PERO GIL



LES ORIGINES



LES ORIGINES

Coup d'œil historique. — Chapitre peut-être indispensable, ennuyeux à coup sûr, mais aussi court que possible.

S'AVENTURER dans la nuit des temps, plonger dans les ténèbres du passé, à propos d'une fête étincelante de lumière, doit sembler une antithèse monstrueuse, même aux âmes les plus éprises de l'antique.

Et cependant, quelle savante et soporifique dissertation en *us* ne ferait-on pas sous ce titre alléchant : Les courses de taureaux pendant l'époque tertiaire !

En remuant la poussière des vieilles théogonies, on est sûr de faire ample moisson de curieuses dé-

couvertes. Ne trouvez-vous pas, en effet, que les taurocathapsies sentent d'une lieue la *contrabarrera*? Et si l'ombre d'un doute pouvait subsister, n'avons-nous pas les taurocholies? Ici, ou l'étymologie n'est qu'un vain mot, ou l'évidence doit crever les yeux les plus bridés. Et les tauroboles? Qui ne verrait de suite que Mazantini et Angel Pastor ne sont que des tauroboliates modernes? et que Diane — alias Tauron et Taurobolie — n'était qu'une *chula* éprise de quelque brillant taurocide en renom?

On trouverait peut-être que la gloire de Costillares est usurpée et que son invention n'en est pas une. Car, du moment où l'on conjugait le verbe *taurocider*, il est dans le possible qu'on *taurocidât* à volapié.

Sans aller aussi loin, on trouverait à Rome, du temps d'Auguste, un *Statilius Tauros*, que l'on dirait bâti tout exprès pour les besoins de l'archéologie taurique, et sur les assises duquel on pourrait appuyer hardiment un nombre illimité de : Il se pourrait... Rien ne démontre que ce ne fût..... Il ne serait pas téméraire d'admettre que.... etc.

Mais que le lecteur se rassure ; je résiste à cette

dangereuse velléité et je tourne la page préhistorique et les suivantes, non, cependant, sans poser la conclusion que voici.

L'origine des courses de taureaux remonte évidemment au jour où, pour la première fois, un homme et un taureau se sont rencontrés sur le même chemin. — Probablement, comme la mésintelligence qui sépare, encore de nos jours, les chiens et les chats.

L'homme a, de tout temps, éprouvé le besoin d'affronter souvent le danger, pour s'y habituer : *si vis pacem para bellum*. Son instinct belliqueux est une conséquence de la loi naturelle qui le contraint à défendre son droit de séjour sur l'écorce terrestre. Et cela est tellement vrai, que cet esprit guerrier a résisté chez l'homme aux modifications que l'existence moderne a imposées au *struggle for life*.

Inutile de dire que, généralement, le règne animal est le fournisseur de *l'anima vilis* indispensable au sport guerrier; et que, en dehors de la France, où, au dire de son méchant voisin John Bull, on se plaît à tirer les petits oiseaux et à pêcher les petits poissons, ce sont les bêtes les plus fortes et les plus redoutables qui sont choisies de préférence.

Or, depuis la baleine, jusques et y compris l'infusoire, il n'est pas sorti de l'Arche de Noé une bête plus apte pour la chose que le taureau espagnol, produit tout à part et dont les races congénères des autres pays ne sauraient donner une idée, même approximative ; ce qui explique, du reste, que le goût d'un tel sport n'ait jamais dépassé la frontière pyrénéenne.

Comment combattait-on le taureau dans les temps primitifs ? J'avoue, en toute humilité, mon ignorance à ce sujet : probablement, comme on combat de nos jours les loups et les ours, — exception faite des armes à feu. — On cherchait sans doute la bête, on la provoquait et on se tirait d'affaire au petit bonheur.

Ce n'est que vers le XI^e siècle qu'ont lieu les premières courses de taureaux *en coso* — en champ clos — et ce sont les Maures, en possession des contrées où la race bovine est la plus belliqueuse, qui donnent l'exemple et propagent dans toute la péninsule le goût de ce jeu dangereux. Les Maures, Malaqui-Alavez, Muza, Gazul et cent autres doivent une bonne part de leur renommée historique à leurs exploits dans le *coso* de Grenade,

Leur manière de combattre était aussi simple qu'expéditive ; le cavalier, lance en arrêt, et la bête se chargeaient mutuellement et, après le choc, qui devait être terrible, l'un des deux adversaires restait les quatre fers en l'air.

Les chevaliers chrétiens prenaient volontiers part, pendant les trêves, aux divertissements des Maures et bientôt ils excellèrent dans l'art de *alancear* — blesser de la lance — *en coso*. La tradition place le Cid, parmi les plus remarquables sportsmen chrétiens, et notre classique Moratin décrit en de très beaux vers un brillant exploit qui confirme cette opinion. Cette renommée, juste ou imméritée, ajoute à la gloire de l'amant de Chimène celle d'être le premier héros chrétien inscrit dans les annales de la tauromachie.

A partir du XII^e siècle les chroniqueurs du temps, en racontant les fêtes et réjouissances données à l'occasion des avènements au trône, naissances ou mariages royaux, font mention de ces courses de taureaux *en coso*, auxquelles tous, peuple et noblesse, prenaient grand plaisir. Cependant, l'art était loin d'être ce qu'il devint plus tard.

De cette époque date aussi l'antagonisme entre les amateurs et les adversaires de la fête sanglante.

Rome menace plus ou moins à maintes reprises et frappe enfin de ses anathèmes les plus sévères ceux qui prennent part ou qui encouragent par leur présence un jeu qualifié d'antichrétien et de barbare. L'inefficacité de ces rigueurs fut démontrée et les instances des monarques, du haut clergé espagnol, de la noblesse et du peuple, tous plus ou moins partisans de la fête, finirent par obtenir du Chef de l'Église le retrait de la bulle foudroyante lancée, au XVI^e siècle, par Pie V.

Isabelle I^e de Castille, ayant assisté à une course, promet de ne pas en voir une seconde et de faire son possible pour les supprimer. Elle ne réussit qu'à tenir la première de ses promesses.

Le duc d'Anjou, devenu Philippe V, veut à son tour combattre un spectacle qui répugne à son tempérament. Peine perdue !

A cette époque, la course de taureaux était parvenue au rang d'une institution : elle avait ses lois parfaitement définies, et les enfreindre constituait un crime de lèse-chevalerie. Les traités sur la matière abondent, signés des plus illustres noms de la noblesse castillane ; les rois eux-mêmes sont descendus souvent dans l'arène.

Je résiste avec peine au désir de transcrire ici la

description d'une de ces fêtes dites royales, dont rien ne peut égaler la magnificence et l'intérêt ; mais le but de cet ouvrage est de décrire les courses telles qu'elles se pratiquent de nos jours.

Le *toreo* cessa d'être un sport réservé à la noblesse et devint une profession rétribuée et un spectacle de tous les jours, vers la fin du dernier siècle. La mode volage éloignait les gentilshommes toréadors ; les mercenaires s'emparèrent du champ-clos et le *coso* devint la moderne *Plaza de toros*.

Il faut dire que le spectacle, fort brillant par l'apparat et très émouvant par le danger imminent pour ceux qui y prenant part, manquait un peu de variété ; en dehors du chevalier qui suivait certaines règles pour *rejonear* — harponner — le taureau, tout était confusion et désarroi. La valetaille et les mercenaires essayaient quelques tours d'adresse, tels que coller sur le front de la bête un emplâtre enduit de glu, ou lui clouer un *rebilete*, petite *banderilla* ; c'était tout. Le taureau était toujours tué à *desjarrete* ; c'est-à-dire, on lui coupait les tendons aux jarrets et on le finissait lorsqu'il tombait.

Cependant, c'est dans cette foule que s'étaient

formés les éléments qui devaient modifier la course et la porter à la hauteur d'un véritable art. Deux hommes illustres dans les annales tauromachiques, Costillares et le grand Romero le créèrent de toutes pièces et en fixèrent les règles.

Le spectacle ainsi modifié fut très goûté par la masse, enchantée, du reste, de n'avoir plus à attendre le bon plaisir de la Cour et des grands pour avoir sa fête favorite.

L'arène resta donc aux *empresarios* et les *caballeros en plaza* ne la foulèrent plus qu'à l'occasion des mariages royaux, en l'honneur desquels l'usage traditionnel veut qu'il y ait des *courses royales*.



LE TAUREAU



LE TAUREAU

Taureaux de course. — Élevage. — Tienta et Herradero. —
Principales ganaderias. — Encierro et Apartado. — Dans
l'arène.

LE taureau de course est un produit exclusive-
ment espagnol et qui ne ressemble en rien à la
bête, douce malgré sa rudesse, plus à craindre par sa
force inconsciente que par son caractère et dont on
prévient toute velléité d'insoumission au moyen
d'un anneau en fer passé à travers le cartilage nasal.

Physiquement, il y a entre le taureau de course
et les espèces congénères des autres pays la diffé-
rence qui sépare un pur-sang d'un lourd percheron.

Admirablement armé pour le combat, souple et
agile dans sa prodigieuse force musculaire, brave à

ne reculer devant rien, prompt à l'attaque à la moindre provocation, et prenant même l'initiative, le taureau espagnol est, sans contredit, la bête la plus courageuse et la plus redoutable de la Création.

Je citerai à l'appui de cette assertion le fait suivant. En mai 1848, eut lieu une lutte entre un tigre royal du Bengale et un taureau de Benjumea du nom de *Señorito*; celui-ci eut le dessus. D'aucuns ayant insinué que le taureau n'aurait été victorieux si son adversaire n'avait eu ses facultés paralysées par une longue captivité, les partisans du taureau proposèrent un pari, laissant toute latitude à leurs adversaires pour se procurer un lion et un tigre adultes et récemment pris, qu'on lâcherait successivement au même taureau.

Le défi fut relevé et, l'année suivante, l'épreuve eut lieu à la plaza de Madrid. *Caramelo* était le nom du taureau chargé de soutenir le blason de sa race; il provenait de la ganaderia de Suarez Gimenez située à Coria del Rio. La lutte fut aussi courte que décisive; comme on éprouvait de la difficulté à faire sortir le lion vaincu le premier, le public demanda qu'on passât outre, en lâchant le tigre; l'on vit alors la noble et courageuse bête aller de l'un à l'autre de ses redoutables adversaires, car le lion —

en se voyant aidé, avait montré quelques velléités de revenir à la charge — et enfin creuser la terre de ses pattes, en signe de défi, au milieu des deux fauves, couverts de sang, pelotonnés et tremblants.

Je ne quitterai pas cette superbe bête sans raconter en deux mots son épopée. Au mois de septembre suivant, le taureau *Caramelo* parut dans une course et il y montra une telle vaillance que le public demanda sa vie. L'année suivante, on le fit entrer encore dans la plaza orné de fleurs et de rubans, aux applaudissements frénétiques de la foule et il eut l'honneur d'être passé *de capa* par les premiers espadas seuls ; après quoi on le fit rentrer.

Hélas ! le Capitole et la roche Tarpéienne sont trop près ! On dit que *Caramelo*, sous un faux nom, mourut sans gloire dans une course à Bilbao. En effet, il devait en savoir trop pour faire désormais un bon taureau de course.

Tel est en quelques mots le protagoniste de notre pittoresque tragédie.

Les agriculteurs espagnols auraient pu peut-être essayer de modifier le caractère dangereux de leur bétail, au moyen de la sélection et du croisement

avec des races moins belliqueuses ; mais, outre que le résultat serait plus que problématique, il faut avouer qu'ils ont fait absolument le contraire.

Voici un fait qui prouve l'impossibilité de modifier les instincts belliqueux du taureau et qui répond à la croyance répandue à l'étranger, d'après laquelle on rend des bêtes paisibles aptes au combat à l'aide de mauvais traitements.

Avant les portraits des célèbres *Señorito* et *Caramelo* on voyait sur les murs de tous les cabarets de la capitale ceux de deux autres taureaux non moins célèbres, nommés *Pilatos* et *Pichichi*. Ils avaient figuré tous deux dans une course de bienfaisance, dont je ne me souviens pas la date ; ils y avaient fait une hécatombe et montré une bravoure sans pareille. Or, *Pichichi* était un taureau *cunero*, — c'est-à-dire de provenance inconnue ; son type le classait cependant dans la race de Gijon.

Mais voici son histoire. Un tonnelier du village de Navalcarnero, près Madrid, nommé le *tio An'onio* — le père Antoine — l'avait acheté tout petit et élevé, on pourrait le dire au biberon, dans l'espoir de l'appivoiser. La petite bête, toujours dans l'atelier, devint très familière et fort gentille ; elle suivait partout son maître, qui savourait déjà le

plaisir d'ébahir un jour les populations en se faisant escorter d'un taureau adulte... L'illusion fut courte, car la bête comptait à peine deux ans que déjà elle avait procuré mille désagréments au père Antoine, qui, néanmoins, persistait dans son idée et ne vendit son peu commode élève que le jour où lui-même fut dangereusement blessé. L'ingrat *Pichichi*, fils de père et mère inconnus, avait sans doute senti bouillir en lui le sang de ses ancêtres et avait préféré le combat glorieux de l'arène à la paix de l'étable, la mort du héros à la vie du caniche !

Les adversaires de la course, bien plus nombreux en Espagne qu'on ne pourrait le croire, se flattaient de voir l'élevage des taureaux braves arrêté par le morcellement et la plus-value de la propriété. Une *ganaderia* était, en effet, un luxe improductif, tel que l'écurie d'un grand entraîneur, sans avoir, comme celle-ci, les tripotages de l'enceinte du pesage et les filouteries du betting-room comme dédommagement.

Ce luxe, disait-on, allait devenir écrasant, grâce aux nécessités de la vie moderne qui nous impose d'autres dépenses, aussi inutiles si l'on veut, mais plus pressantes que celles exigées par le plaisir de

voir une bête marquée à son chiffre, sifflée ou applaudie au milieu de rosses éventrées. Madame la duchesse ne devait pas tarder à trouver incompatibles les comptes de son vacher et les notes de son faiseur parisien.

Le chiffon devait tuer le taureau plus sûrement que les diatribes de M^{me} Hust qui ont pour l'Espagne le tort d'être formulées en langue étrangère...

Cet espoir a été déçu, car jamais l'élevage en question n'a été plus florissant. Si l'on ne mange plus de civet, ce ne sera pas assurément faute de lièvres. Ce ne sont plus les grands seigneurs et les riches agriculteurs qui élèvent des taureaux pour la course ; la bourgeoisie riche s'en mêle, suivie des petits propriétaires. Il faut croire que la multiplicité de plazas et la fréquence du spectacle ont rendu l'affaire plus lucrative.

A coté des grandes marques, telles que les Veraguas, Varelas, Donadios, Concha y Sierra, etc., on en voit surgir chaque jour de nouvelles portant des noms inconnus la veille.

Une des plus récentes ganaderias et qui, paraît-il, ne sera pas des dernières, est celle où le célèbre espada Lagartijo place ses économies. Ne possédant pas de vastes pâturages, il les loue à raison de

25,000 fr. environ par an. Il faut croire que ce n'est pas pour le vain plaisir de changer parfois son nom de guerre par celui de Don Angel Molina, ganadero, qu'il compromet l'argent gagné au péril de sa vie. Il faut bien admettre que l'affaire est devenue bonne, — un bon taureau de course vaut facilement de sept cents à deux mille francs, — ce qui retarde forcément l'espoir des âmes sensibles qui souhaitent la suppression de la sanglante fête.

On nomme *ganaderia* les troupeaux de vaches, taureaux et bœufs appartenant à un propriétaire et, par extension, l'ensemble de l'exploitation.

Le propriétaire se nomme *ganadero* ; le mot *ganaderia* dérive de *ganado*, qui veut dire bétail.

Lorsqu'un troupeau ne contient que des taureaux âgés de plus de quatre ans, il prend le nom de *torada*, et celui de *vacada* s'il est exclusivement composé de vaches avec leurs *rastras*, c'est-à-dire leurs jeunes produits.

L'élevage du taureau de course exige de vastes étendues de terrain et l'isolement. Les ganaderias se trouvent donc établies dans des contrées éloignées des grands centres et près d'un cours d'eau.

Les différents troupeaux qui la composent paca-
gent et résident — car le taureau de course n'entre
jamais dans une étable — dans des pâturages na-
turels nommés *debesas*, où ils sont sous la garde de
pâtres et de *vaqueros* — vachers — et du *Mayoral*
— maître vacher.

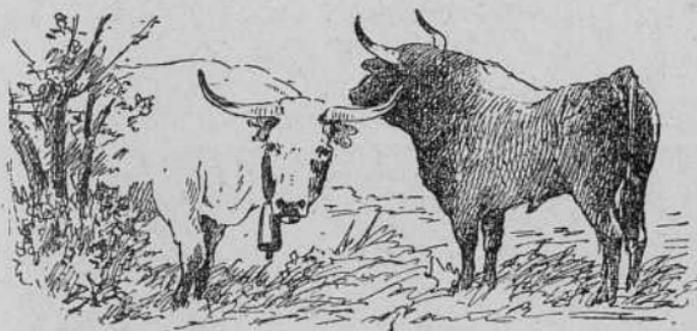
La direction générale de l'exploitation, lorsque
le maître ne s'en occupe pas personnellement, ap-
partient à un intendant-expert nommé *conocedor*
— le connaisseur. C'est lui qui observe les produits,
écarte les défectueux, choisit les reproducteurs,
passe les marchés, etc.

Les *vaqueros*, parmi lesquels se recrute bon
nombre de toreros et surtout de picadors, sont des
hommes du métier, hardis, courageux, intelligents
et, de plus, rompus aux exercices du *toreo*, tant à
pied qu'à cheval. Armés de la *manta*, à pied, ou de
la *garrocha* — longue pique armée d'un petit aiguil-
lon triangulaire — à cheval, ils maintiennent la
discipline parmi leurs peu commodes sujets ; le
sifflet des pâtres, et la fronde dans les cas extrêmes
et à longue distance, sont leurs auxiliaires.

Pour changer de place, pousser ou ramener les
taureaux, ils sont aidés par les *cabestros* ou *mansos*,

bœufs dressés qui entourent le taureau et le font suivre.

Ces énormes bœufs portent au cou d'immenses clochetons en cuivre ; ils sont étonnants d'intelligence et de docilité ; ils obéissent au moindre mot, au moindre sifflement, comme les caniches des



bergers. Lorsqu'on est en marche, il y en a un, toujours le même, et qu'on appelle la pointe, qui va en avant ; nul ne le dépasse. Si un cavalier précède le troupeau, la croupe de son cheval se trouve invariablement entre les cornes du *cabestro de punta*. Lorsqu'un objet, un bruit attire l'attention d'un taureau et lui donne des vellétés de s'écarter, un coup de sifflet suffit pour que deux ou trois *cabestros* l'entourent, — l'abritent, comme on dit en terme du métier.

Lorsque les vaqueros redoutent un taureau avec lequel ils ont eu maille à partir — le taureau est rancunier et n'oublie pas — ils n'approchent le troupeau qu'escortés de leur *cabestro* favori qui les suit comme un chien et s'interpose si besoin est.

Habitué depuis leur jeune âge, les taureaux suivent docilement et obéissent généralement aux cabestros et même aux vaqueros. Ce n'est qu'à certaines époques ou pendant les grandes chaleurs que poussés, par l'amour ou par les mouches, les taureaux quittent la dehesa, et alors, c'est le diable pour les y ramener; il en est de même lorsqu'un taureau est vaincu par un autre à plusieurs reprises.

J'ai parlé du taureau *Señorito*, vainqueur du tigre, au commencement de ce chapitre. Eh bien! cette superbe bête, après son brillant exploit, fut offerte à S. M. la Reine et destinée à la royale torada de Aranjuez. Là mon *Señorito* trouva plus fort que lui et dut quitter le pâturage; il n'y eut pas moyen de l'y faire rentrer. Le vainqueur, vaincu à son tour, fixa sa résidence sur les bords du Jarama près le pont d'Arganda et l'embouchure du Manzanares, dans un endroit boisé et solitaire nommé *Soto de las coberteras*, et pendant quelque temps il

fut la terreur des paisibles pêcheurs et des bûcherons, dont il blessa un. Un chasseur, mien ami, nommé Don Francisco Colomina, graveur émérite attaché à la Monnaie, l'ayant *levé*, un jour qu'il chassait par là, le tua raide d'un coup de fusil.

Le caractère, le type particulier à chaque ganaderia était bien tranché autrefois. Chaque ganadero gardait soigneusement ses produits et, pour rien au monde, il n'aurait consenti à se dessaisir d'un bon sujet en faveur d'un rival.

Voici un souvenir qui prouve le soin jaloux des ganaderos d'autrefois. Le comte de.... faisait les honneurs de ses *dehesas* à un confrère, le duc de... qui était accompagné de sa femme.

Le duc avait beaucoup admiré une belle bête et comme, suivant l'usage espagnol, le comte disait à ses hôtes que tout était à leur disposition, la duchesse de s'écrier :

— Et si, vous prenant au mot, je disposais de cette bête ?

— Vous me désolerez, reprit le comte, en pâissant ; mais je ne retirerai pas une parole donnée.

— C'est d'un gentilhomme ce que vous faites et

pardonnez-moi si j'en abuse. Un caprice de jeune femme est un caprice d'enfant gâté, c'est-à-dire, irrésistible. Maintenant, comme vous ne consentiriez jamais à me vendre ce que vous m'offrez si généreusement, souffrez que je donne en votre nom, vingt mille francs aux pauvres du village.

On s'était éloigné ; le comte avait la mort dans l'âme, quand tout à coup retentit un coup de feu et, peu après, on vit apparaître le Mayoral de la ganaderia, un fusil à la main.

— Qu'y a-t-il ? demande le comte.

— Je n'ose avouer à Votre Excellence ma maladresse... Je viens de tirer sur un loup... et j'ai tué un taureau.

— Lequel ? s'écrie le comte, qui avait de suite compris.

— Tel.

C'était la bête en question.

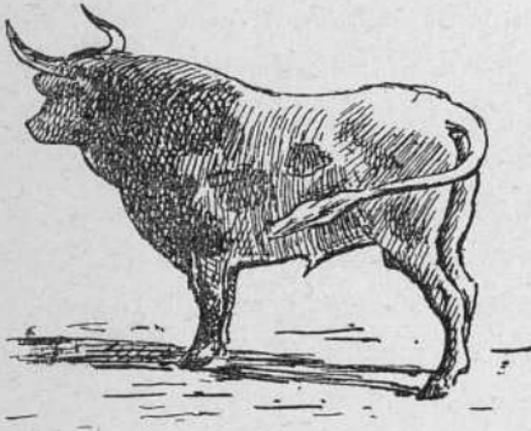
Le comte, gourmanda, pour la forme, son serviteur, tandis que la belle duchesse se mordait les lèvres de dépit.

Mais le taureau ne quitta pas la ganaderia !

Aujourd'hui, les races se sont mélangées, les ganaderias partagées entre cohéritiers se sont multi-

pliées ou ont été vendues et des croisements plus ou moins heureux se sont produits. Et c'est à peine si quelques unes ont conservé leur type primitif dans la forme et dans le caractère.

L'influence des pâturages, les conditions topo-



graphiques et climatologiques modifient toujours dans un sens uniforme les races importées.

En dehors de certains types de taureaux, tels que les *Veraguas* et les *Miura*, ce n'est que par la marque et les couleurs de la devise que la généralité du public connaît la provenance d'un produit ; mais sans être très clerc en la matière, on distingue aisément la race, l'espèce et surtout le pays.

Ces différences sont sensibles et intéressent fort

les amateurs qui observent dans les produits les évolutions des ganaderias, leur décadence ou leur amélioration.

Le taureau andalous est sanguin, de poids, au large garrot, haut d'encolure et court de jambes; son poil fin frise par endroits et la force de sa tête est incroyable. Le taureau navarrais, plus petit et plus vif, a des jarrets d'acier, mais moins de force dans la tête. Dans la vieille Castille, à Salamanca, le taureau est de forte taille, solide et agile à la fois; il est rusé et suit difficilement la feinte.

On raconte que la Comtesse de B. propriétaire au commencement de ce siècle, d'une *torada* Salmantine avait l'aimable précaution de placer dans ses pâturages des mannequins habillés en toreros, dans le but d'habituer à ne pas quitter la proie pour l'ombre, ses taureaux déjà trop enclins à le faire.

Ce fait, qui prouverait une bonté de cœur extrême, doit être pourtant vrai, car il explique l'interdiction dont on a frappé pendant longtemps les taureaux de cette provenance.

Le *ganadero* ou son *conocedor* peuvent vite juger si un veau est propre au combat, mais non s'il a réellement toutes les aptitudes requises. Pour bien

connaître un sujet, il faut le *tâter*, l'essayer. Cette opération importante s'appelle la *tienta*.

Pour la faire, on conduit les veaux et les génisses de l'année dans un enclos, et on les lâche un à un dans une cour disposée à cet effet. Là, un cavalier armé de la *garrocha*, et défendu par un homme à pied avec un manteau, essaye leur bravoure. Si la petite bête arrêtée par la *garrocha*, revient à la charge et qu'en un mot elle montre du courage, on la classe, mâle pour la course, femelle pour la reproduction. La moindre faiblesse condamne le candidat à la boucherie ou à la mutilation.

La *tienta* se fait plus généralement à la campagne sur les pâturages mêmes. Dans ce cas, on pousse hors du troupeau le veau ou la génisse en les poursuivant à cheval ; puis, lorsque la bête revient on contrarie sa route, en la provoquant avec le manteau et en la blessant de la pique ; si étant sensible au fer, elle se retourne contre le cavalier, et cela deux ou trois fois, on la classe dans la catégorie de *bravas*, aptes pour la course ou la reproduction.

Le *herradero* est une fête dans la contrée pour les aficionados et les amis du ganadero..

L'utilitarisme du jour a enlevé un peu de sa

splendeur à cette pittoresque réjouissance, où naguère les grands éleveurs dépensaient gaiement avec leurs amis le double de la valeur vénale des héros de la fête.

On appelle *bierro* ou *marca* — fer ou marque — celle qu'au moyen d'un fer chaud on imprime sur la croupe du taureau, généralement à droite.

Le lecteur trouvera plus loin quelques-unes des marques les plus importantes.

On dit *cunero* le taureau dépourvu de marque.

L'action de marquer le taureau digne de porter la marque de la ganaderia s'appelle *berradero*.

Le mot *berradero* n'est pas tout-à-fait nouveau pour le lecteur français. Le félibre Mistral en parle dans son charmant poème *Mireille*, lorsqu'il décrit la *ferrade*.

Le fond est le même des deux côtés des Pyrénées ; ce ne sont que les détails et la scène qui varient. Les taureaux andalous sont plus braves que leurs congénères de la Camargue, le ciel plus ardent, les incidents plus variés, le but plus sérieux car il s'agit d'une sélection en vue d'assurer une renommée chèrement et longuement acquise.

Les secrets d'écurie, les galops d'entraînement, les poules d'essai n'intéressent pas autant le monde

hippique que le *berradero* des grandes ganaderias les adeptes de la tauromachie.

La gaîté andalouse ajoute le charme au pittoresque et à l'intérêt.

Décrire les fêtes auxquelles donne lieu un *berradero* me plairait assurément, mais cela nous détournerait de notre but — la course.

Je dirai donc que le propriétaire de la ganaderia invite tous ses amis, que la fête dure plusieurs jours, que les populations des environs accourent et qu'on leur distribue des vivres, que l'on chasse, on galope, on mange, on boit, on cause, on rit, on danse au son des guitares, on joue gros jeu, on se fait des farces, on flirte et on sort de là gris de grand air, d'émotions, de plaisir, sans compter les bons crûs.

Quant aux veaux, on trouve moyen de les essayer, les amateurs plus ou moins aptes s'en mêlent, ce qui fait qu'il y a pas mal de horions et les veaux braves sont déclarés bons pour la course et, séance tenante, terrassés, marqués au fer rouge et privés d'un bout d'oreille. Après quoi, le candidat a son diplôme et n'a plus qu'à attendre paisiblement l'âge et un *empresario* pour aller soutenir dans l'arène le blason de ses aïeux.

Voici les marques de quelques-unes des principales ganaderias et leurs couleurs.

 DUC DE VERAGUAS - MADRID - Rouge et blanc.

 VARELA - MEDINA SIDONIA - Jaune et violet.

 A. MIURA - SÉVILLE - Vert et noir.

 MARQUIS DE GAVIRIA - MADRID - Rouge.

 OSUNA ET VERAGUAS - MADRID - Rouge.

 MARQUIS DEL SALTILLO - SÉVILLE - Bleu et Rose.

 TRES PALACIOS - TRUJILLO - Rouge et Vert.

 M. CONCHA Y SIERRA - SÉVILLE - Rouge et bleu.

 ALÉAS - COLMENAR VIEJO - Rouge et blanc.

On devrait encore citer parmi les plus renommées les ganaderias de Zalduendo et de Carriquiri en Navarre, celles de Castro, Laffite, Morube et Barquero à Séville, et vingt autres plus ou moins remarquables.

A les citer toutes, y compris les ganaderias éteintes dont les éléments sont venus en transformer d'autres, on arriverait à un total de plus de trois cents. Cette nomenclature, fort intéressante pour les vrais aficionados qui aiment à connaître les évolutions, le progrès et la décadence des anciennes races de taureaux de course, semblerait cependant aride à mes lecteurs.

Les couleurs de la ganaderia sont portées par le produit, au moment de la course, pour le faire reconnaître du public en général ; car, à la simple vue de l'animal, les connaisseurs se trompent rarement sur la provenance du taureau.

La *divisa*, est formée de deux rubans de 50 centimètres environ au plus, aux couleurs du ganadero. Elle se fixe au moyen d'un petit harpon sur le garrot, au moment de la sortie de la bête.

Dans les courses extraordinaires, on substitue à la devise la *moña*, nœud d'où partent de longs rubans brodés. Cet objet de luxe nuit à la course, car son volume, son poids et son clinquant préoccupent le taureau et neutralisent parfois l'action de l'homme.

Arracher la *moña* ou la devise, est souvent la

préoccupation des toreros, qui en font présent aux personnes qu'ils désirent obliger.

Les taureaux vendus pour une course sont séparés et conduits au lieu de destination par un mayoral et des pâtres, aidés, dans cette difficile besogne, par les cabestros, en nombre au moins du double des bêtes à conduire. On marche par petites étapes et par des chemins détournés pour éviter les accidents, s'arrêtant pour reposer, dans des endroits isolés et loin des habitations.

Arrivés à destination, quelques jours d'avance pour laisser le bétail reposer, on attend le jour de la course dans un terrain ad hoc, où les grands amateurs se rendent volontiers, malgré un certain danger.

La nuit qui précède la course, on achemine les taureaux vers la plaza qui se trouve toujours à une des extrémités de la ville. Des hommes à cheval précèdent, pour avertir les gens qui pourraient se trouver sur le passage. Près de la plaza, on pousse le troupeau qui passe comme une avalanche et s'engouffre dans l'édifice dont les portes se ferment sur lui. L'*encierro* est terminé.

Quelquefois, un taureau, provoqué par un ga-

min ou emporté par son élan, poursuit sa course et entre en ville. Il y a quelques années, le fait est arrivé à Madrid. Le taureau a parcouru quelques rues, semant l'épouvante et blessant quelques personnes jusqu'à ce qu'il fut abattu d'un coup de fusil.

Les chemins de fer ont abrégé cette besogne ; les taureaux amenés sur la plaza la plus proche du lieu de provenance, sont enfermés dans les *chiqueros*, comme il sera expliqué tantôt, et de là on les fait passer dans de fortes caisses en bois, montées sur des roulettes et on les conduit à la gare. Ce moyen de transport a des inconvénients, sans compter que la bête devient ombrageuse et que sa bravoure sauvage se mêle d'une méfiance fort dangereuse et en tout cas nuisible. Par contre, on épargne au taureau la fatigue d'un voyage parfois long et les troubles produits par les changements de pâturages qui l'affaiblissent et le privent de la plénitude de ses moyens.

Dans la matinée du jour de la course, a lieu *l'apartado*, spectacle que le vrai aficionado ne manque jamais ; car il peut alors examiner les taureaux de près et à son aise, escompter les chances de la course, et jouir d'avance de son spectacle favori.

Le mot *apartado* veut dire action de séparer, mettre à part, et se dit de l'opération peu commode d'enfermer chaque taureau dans une cellule — *chiquero* — où, privé de lumière et de bruit, il doit attendre l'heure d'entrer dans l'arène.

Les *chiqueros* ouvrent sur un couloir qui, d'un côté communique avec l'arène et de l'autre donne accès à la cour où les taureaux ont été enfermés la nuit précédente, lors de leur arrivée.

Des galeries supérieures et de derrière les *burladeros* — forts entablements placés à peu de distance du mur, pour se garer — les pâtres, aidés toujours par les cabestros, viennent à bout de faire entrer chaque taureau dans un *chiquero*.

Nous avons suivi à grands traits le taureau depuis sa naissance jusqu'au *chiquero*. Les connaisseurs ont pu l'apprécier à la *tienta* et au moment de l'*apartado* ; mais ce n'est pas assez et son véritable caractère ne se montrera que dans l'arène, autrement dit le *redondel*.

On a pu admirer son *trapio* c'est-à-dire le côté purement esthétique ; peut-être a-t-on entrevu ses qualités physiques, mais c'est tout. Cinq minutes après sa sortie du *toril*, il se montrera tel qu'il va

être, non jusqu'à la fin, car la course le modifiera plus d'une fois et l'on peut dire avec Calino que jusqu'au dernier soupir le taureau ne dit pas son dernier mot.

Le taureau de course doit être âgé de plus de quatre ans et ne pas dépasser huit, — un proverbe dit : Le taureau cinq et le torero vingt-cinq, — il doit être sain et bien conformé, avoir les cornes intactes et bien plantées et ne pas avoir été *couru* précédemment en aucune forme.

Cela doit-être. Cela n'est pas toujours !

On dit qu'un taureau a bon *trapio* lorsqu'à une forme svelte et élégante s'unit la caractéristique de la force. Son poil doit être luisant, dru et doux au toucher, ses extrémités sèches, les tendons et les articulations bien accusés, son sabot court, petit et bien rond, les cornes, fortes, petites et noires à l'extrémité, doivent être pareilles et bien plantées, la queue longue, fine et bien fournie, les yeux noirs et vifs, les oreilles velues et mobiles.

A côté des qualités physiques, esthétiques plutôt, parlons des aptitudes.... morales.

La classification des taureaux d'après leurs caractères et leurs aptitudes, donne une longue liste qu'il est utile de connaître.

Voici les types les plus marqués et dont les autres ne sont de légères modifications.

Boyante, franc, suivant toujours sur son terrain et ne quittant la feinte du torero que quand celui-ci le veut.

Avanto, taureau peu courageux qui se méfie des chiffons, qui attaque indécis, sans insistance et refuse souvent.

Bravo, boyante qui unit la furie dans l'attaque et dont la force égale le courage.

Bravucon, avanto un peu plus courageux. Attaque plus volontiers, quoique toujours avec irrésolution et regarde plus l'homme que la toile.

Franco, franc, une des qualités du boyante.

Duro, dur, se dit de celui qui, peu sensible aux coups du picador, l'attaque chaque fois qu'il en est requis.

Seco, sec, lorsqu'il blesse terriblement mais sans s'acharner, et se prépare cependant à une nouvelle attaque.

Pegajoso, collant ; le contraire du précédent.

Huido, fuyard, lorsque blessé par le picador, il refuse d'y revenir.

Revoltoso, boyante plus tenace dans la poursuite et qui tourne facilement sur ses jarrets pour

atteindre l'objet de sa poursuite.

Sencillo, simple, qui montre son jeu ; sans malice.

Voluntario, volontaire, toujours prêt à l'attaque.

De Sentido, rusé.

Depuis sa sortie jusqu'à la mort le taureau passe par trois états bien définis :

Levantado, levé, à sa sortie. Il est ardent et incertain dans la poursuite.

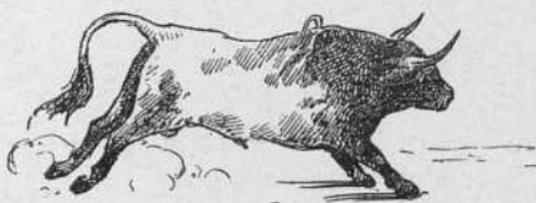
Parado, arrêté. Il ne court plus si follement et mesure ses coups.

Aplomado, d'aplomb. Désormais, c'est l'art du torero qui provoquera avec efficacité ses attaques et qui en aura raison.

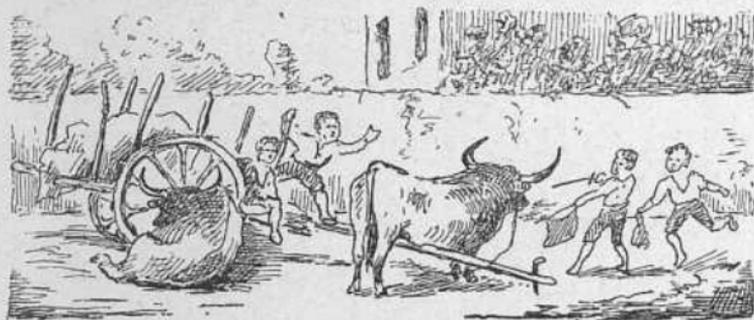
Les qualités du taureau, ses défauts de caractère et de conformation, les tares, les particularités de la robe, la façon dont les cornes sont plantées donnent lieu à des nomenclatures longues et parfaitement inutiles pour le lecteur, qui pourra aisément compléter dans la suite son éducation tauro-machique. Je citerai seulement un défaut de vue qui influe dans la course, car il impose une tactique toute spéciale. Le strabisme et le manque d'un

œil sont des défauts transcendants qui exigent un grand savoir-faire chez l'homme. Les taureaux presbytes ou myopes qu'on nomme *burriciegos* offrent encore plus de difficultés.

Maintenant, je prie le lecteur de vouloir bien faire une corne à la page pour la consulter lorsqu'il trouvera les classifications qui précèdent dans la description des différentes passes de la course.



L' HOMME



L'HOMME

Comment on devient torero. — Qualités du torero. — La Cuadrilla. — Chulos et singes savants. — Picadores. — Banderilleros. — Medio espada et Sobresaliente. — Espada.

LE torero se recrute un peu partout, mais en général il sort du peuple : pâtre de taureaux, garçon d'abattoir, serviteur de plaza. Dans certaines contrées on court des taureaux aux fêtes de village ; là, quelques jeunes gens s'exercent et, le succès aidant, ils quittent l'humble métier pour la vie de plaisir et de danger qui a eu et qui aura toujours un grand attrait pour l'homme.

Parfois l'aristocratie a fourni son contingent, comme le prouve Don Rafael Perez de Guzman, dont une proche parente devait occuper un trône,

et qui, malgré l'infâmie qui s'attachait au métier, jeta son blason et ses épauettes de capitaine des gardes du corps aux orties, pour suivre sa vocation. Nous avons dans la bourgeoisie aussi des exemples, et un trop récent dans Mazantini qui a eu peut-être raison de troquer la casquette du chef de gare pour la brillante défroque du torero.

La loi des *siete partidas* qui, malgré sa vétusté, forme un des éléments du droit espagnol déclare ce métier infâme et classe le torero parmi les personnes indignes de témoigner en justice. La loi lui donne même un voisinage peu flatteur. Voici le texte du législateur Alphonse le Sage :

« E otrosí decimos del que por dineros fuese a lidiar con una bestia brava é de la muger que manifestamente ficiese maldad de su cuerpo por dineros. »

Dont voici la traduction :

« Et nous disons autant (les inhabiles à témoigner) de celui qui pour de l'argent lutterait avec des bêtes féroces et de la femme qui ferait d'une façon manifeste méchanceté de son corps pour de l'argent. »

Mais on a dit depuis longtemps que la loi était une toile d'araignée qui arrêtaient les petits mouche-

rons et que les grosses mouches crevaient aisément. Le torero le prouve. L'humble garçon de ferme, devenu banderillero médiocre, ignore peut-être sa prétendue infâmie et vit très heureux tant que le taureau le lui permet, courant de fête en fête, de plaisir en plaisir, au lieu de trimer la galère derrière une charrue ou le rabot à la main. Quant à Mazantini, on ne saurait lui en vouloir d'avoir quitté les modestes et rudes fonctions de chef d'une gare perdue, pour l'existence brillante du torero à la mode. Et ne fût-ce la nécessité de se placer souvent devant la mort, ce dont il a l'air de se soucier médiocrement, on est tenté d'envier son sort. De l'or tant qu'il en veut, la popularité, l'enivrement du triomphe, les menus profits des ténors à la mode, tout enfin.

En voyant l'accueil qui partout lui est fait, on oublie facilement l'article de droit qui dort dans la poussière des bibliothèques basochiennes.

Le métier, il faut l'avouer, est tout autre que facile, et je ne fais pas entrer en ligne de compte le danger, car c'est par milliers qu'on trouve des gens capables d'affronter la bête *aux quatre oreilles* tandis qu'on compte sur les doigts les toreros vraiment dignes de ce nom. Notre siècle en a vu

plusieurs admirables, mais aucun n'a atteint, peut-être, l'idéal de l'art.

Cela explique la faveur dont jouit celui qui dépasse un certain niveau et prouve, en même temps, que pour être torero il faut quelque chose de plus que le courage et l'agilité.

Cinq biographies sur six d'un torero, commencent invariablement par ces mots : « Ses parents avaient choisi pour lui l'état de tonnelier, forgeron, bourrelier, etc., mais le jeune X... ayant pris part avec des camarades de son âge, à quelques courses de taureaux, de celles qui ont lieu dans les villages les jours de la fête locale, avait montré de grandes aptitudes et bientôt s'était développée en lui une irrésistible vocation. »

Ce qui veut dire que, le jeune X... préférerait courir les fêtes villageoises à travailler dans un atelier, et qu'ayant quelques aptitudes, il avait quitté la galère pour s'adonner à une vie de plaisir, de hasard, de danger et de gloriole, hanté surtout par des rêves de grandeur, fort réalisables pour peu que les taureaux ne s'en mêlent.

Parfois le torero a passé son bachot et il cite Démosthène avec la même désinvolture qu'il cite

un Veraguas, témoin le Salamanquino, bachelier ès-lettres et ès-sciences, qui déserta l'amphithéâtre de l'école de médecine pour l'autre. Mais le cas est rare et on peut avancer qu'en général, la vocation du métier de torero révèle le manque absolu de toute autre.

Le néophyte qui a montré quelques aptitudes dans les abattoirs, *berraderos* et courses de *novillos* — jeunes taureaux, — entre dans une *cuadrilla*. S'il y a réellement en lui l'étoffe d'un torero, il se révèle bientôt et sa carrière est faite, s'il a de bons exemples et de bonnes leçons, car le métier a cela de bon qu'il est exempt d'intrigues et des passe-droits du népotisme. L'amitié d'un maître peut armer d'une épée la main d'un banderillero insuffisant, mais le taureau est là pour remettre les choses à leur place.

Le Roi Ferdinand VII, qui croyait sans doute que le *panem et circenses* était un bon moyen de gouvernement, fonda à Séville, en 1830, une école officielle de tauromachie ; cette ironie biscornue dura quatre ans seulement ! Le monde des courses — qu'il ne faut pas confondre avec le groupe des *aficionados* éclairés — en est encore à déplorer la

suppression de cette absurde institution ; on allègue en sa faveur que Montes et Cúchares, les deux grandes célébrités de l'art, y ont passé ; mais on ne dit pas que ces maîtres ont formé à leur tour, par leur exemple et leurs conseils, et sur le terrain, leurs successeurs le Chiclanero et le Tato ; si de nos jours l'art est en décadence, cela tient à d'autres causes qu'il serait trop long d'analyser ici.

Les *picadores* se recrutent différemment. Ce sont pour la plupart des *vaqueros* rompus dès leur jeune âge aux exercices du *toreo* à pied et à cheval et qui, ayant passé leur vie parmi les *toradas*, connaissent à fond le taureau. Le métier exige des aptitudes qu'on trouve moins aisément dans les centres d'où sortent les autres *toreos*. Le picador doit être parfait cavalier, connaître les taureaux, avoir bon œil, du sang froid, un cœur à l'épreuve et une force herculéenne.

Malheureusement, les trois quarts des picadors actuels n'ont presque aucune de ces qualités.

Qu'il me soit permis en arrivant ici, d'ouvrir une parenthèse.

Les étrangers que le côté cruel des courses n'im-

pressionne pas trop et qui, par contre, sont séduits par le pittoresque et l'originalité du spectacle nous disent avec un air de reproche aigre-doux : — Ah ! si ce n'était ces pauvres chevaux ! !

Ils ont mille fois raison, j'en conviens ; malheureusement le cheval est un élément absolument indispensable.

Mais, raisonnons un peu.

S'il s'agissait d'une bête de prix éventrée par la défense d'un sanglier, égorgée par le fauve pendant une chasse ou bien écrasée dans une chute mortelle à la banquette irlandaise personne n'y songerait, si ce n'était que pour déplorer la perte matérielle...

C'est une vieille rosse qui, au lieu d'être condamnée à traîner un fiacre et ses rhumatismes à travers les rues jusqu'à ce que mort s'ensuive, est condamnée à une agonie cruelle mais relativement courte et l'on s'apitoye ! Mystères de la sensibilité !

Enfin ! que faire ?

J'ai dit que le cheval est indispensable et voici pourquoi. De tout temps le combat de taureaux a été fait à cheval ; si l'art moderne a supprimé la lance et le harpon pour les cavaliers, laissant ces armes aux *caballeros en plaza*, il a conservé un jeu

qui seul met en évidence la valeur, la puissance du taureau, le premier élément de la course. Il est faux de dire que nous nous exaltons en voyant les entrailles pantelantes du cheval, que nous adorons ce cruel et répugnant spectacle. Non et mille fois non. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vue d'un taureau noble, brave, courageux et puissant nous électrise et que notre admiration pour lui exclut tout autre sentiment.

Et pour preuve que la pitié n'est pas morte dans la foule qui remplit les gradins, voici ce que rapportait un spirituel journaliste français aujourd'hui titulaire d'une ambassade. Pendant une course à laquelle il assistait, on avait planté à un taureau, comme cela se fait souvent, des banderillas renfermant une volée de petits oiseaux. Un d'entr'eux n'eut pas assez de force, lorsqu'il recouvra sa liberté, pour franchir l'enceinte et vint tomber épuisé près d'un banderillero qui, machinalement, l'embrocha avec sa banderilla. L'horreur du public devant cette action fut telle qu'il se leva comme mu par un ressort et son indignation prit de telles proportions que la force armée dut intervenir pour sauver la vie du malheureux.

Non, chers moralistes, cherchez ailleurs l'expli-

cation des anomalies, des contradictions du cœur humain. Et tenez, puisque nous sommes à la plaza, regardez ce public en délire, tourné vers la Présidence, demander des chevaux ; au milieu de l'arène, entourée de ses victimes, la bête superbe et victorieuse creuse un sillon en signe de défi

Changeons maintenant de spectacle. Allons à l'hippodrome au moment d'une course importante, les parieurs suivent d'un œil cupide les péripéties. Tout-à-coup un cheval fait panache et se brise les reins à la barrière fixe ; son cavalier est écrasé....

Analysez les sentiments des spectateurs qui parient sur ce cheval, la satisfaction de ceux auxquels l'accident assure un bénéfice et trouvez-y de la pitié.....

Quant à moi, si horrible qu'elle soit, je préfère la plaza ; au moins dans la boue sanglante, il n'y a pas de gros sous.

Les qualités du torero se réduisent à trois principales : *sentio*, *bravura* et *trapio*, autrement dit, intelligence, courage et grâce. Cela pour le côté moral et esthétique ; pour le physique, il va sans dire, un bancal ou un cul-de-jatte feraient de médiocres toreros. La force musculaire, la taille, la

souplesse et l'agilité sont des qualités utiles, mais plus on moins indispensables.

Connaître à fond le métier et avoir le sang-froid pour en appliquer les règles exactes dans les cas les plus imprévus et les plus pressants est la première condition pour celui qui assume toute la responsabilité de la course. Un *joli gilet et bien doublé*, c'est-à-dire du cœur et du charme, sont les qualités qui complètent le bon torero. Les réunir, c'est atteindre l'idéal.

Malheureusement, une de ces qualités reste souvent incomplète ou se développe au détriment des autres. La bravoure inconsciente exclut presque toujours la réflexion et le bon jugement ; d'un autre côté l'expérience et le savoir ne s'acquièrent qu'au détriment de la bravoure, je ne dis pas le courage, car il y est toujours, dès qu'on ose se placer à deux mètres d'un taureau ; mais la prudence exclut ces coups de hasard brillants qui, d'ailleurs, sans l'appui du savoir sont pénibles à voir et peu intéressants.

Le signe distinctif de la profession de torero est la *colèta*, petite tresse de cheveux qu'il laisse pousser, un peu au dessus de la nuque. Elle sert à attacher

la *moña*, gros nœud noir, fait, soi-disant, pour protéger la tête, mais, qui n'est, en réalité, qu'un ornement plus ou moins gracieux. Lorsque le torero jette sa brillante défroque aux orties, on dit qu'il coupe sa *coleta*.

Le costume de ville du torero se compose d'une petite veste très courte et d'un gilet en drap noir,



ceinture peu voyante en crêpe de chine] aux couleurs pâles, pantalon très collant et le petit chapeau *calañes* ou en feutre blanc, mou et à larges bords. Point de cravate ; au col étroit et droit de la chemise, ainsi que sur le plastron richement brodé, des boutons en or, et quelquefois en diamants d'un haut prix. Une riche chaîne de montre et une grosse canne en jonc à la poignée d'ivoire complètent ce costume, que leur entourage exagère au point de le rendre ridicule.

En dehors de l'arène, le torero est un gai compagnon, honnête généralement, religieux jusqu'à la superstition et aimant le plaisir et le luxe. Ses journées se passent dans le désœuvrement au café, entouré d'une cour d'admirateurs et de parasites, monde interlope composé de gens du métier ou exerçant un état y aboutissant, ou bien sans autre profession que celle d'amis d'un torero.

On dit d'Angel Pastor qu'il adore la musique et pianote à ses moments perdus. On dit aussi, et cela m'étonne moins, que Mazantini endosse l'habit noir et la cravate blanche et ne rate pas une représentation d'opéra. C'est l'exception. Le torero est tout à son métier et le peu qu'il parle a toujours rapport aux potins de la plaza.

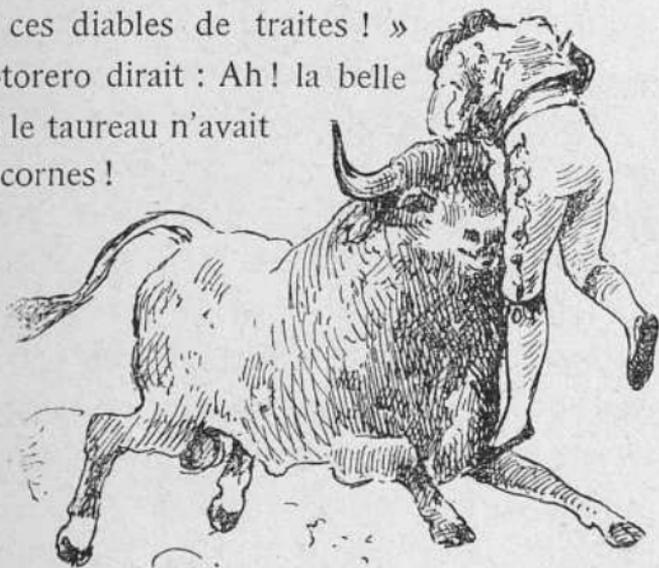
Passé sans transition d'une position souvent misérable à l'aisance, et même à la fortune, le torero ignore la valeur de l'argent et sa générosité dépasse les bornes de la prodigalité. C'est une offense pour lui que de ne pas le laisser payer partout, et si quelqu'un prend les devants, il laissera faire, mais aussitôt, renversant tout ce qui est sur la table, il appellera le garçon pour lui dire d'un ton tranquille mais péremptoire : — C'est mon tour !

J'ai beaucoup connu un excellent banderillero,

mais médiocre espada, qui n'avait dans sa poche que des pièces en or de 80 fr. et qui ne prenait jamais de monnaie, si petite que fût la dépense.

Gagnant des sommes folles, presque tous vivent au jour le jour et souvent ils meurent pauvres. Même les privilégiés ne savent éviter ce terrible revirement de dame Fortune ; millionnaires à la fin de leur carrière, ils ont toujours une marotte qui les livre aux brasseurs d'affaires, dont il est moins aisé de se garer que des Miuras et Veraguas.

En somme, le torero est heureux dans ce bas-monde, où il est si difficile de l'être. Un marchand disait : « Quelle belle chose que le commerce, si ce n'était ces diables de traites ! » Calino-torero dirait : Ah ! la belle vie ! si le taureau n'avait pas de cornes !



Généralement, les toreros se haïssent cordialement, mais chose surprenante, jamais ces rivalités ne se manifestent dans l'arène autrement que par l'émulation. L'abnégation, le dévouement qui porte à offrir sa vie cent fois pour sauver celle d'un rival est général dans le métier. La discipline, le respect de la hiérarchie est une autre de leurs vertus.

La *Cuadrilla* est la petite troupe de banderilleros et picadors à la solde de chaque espada et qui prend part aux courses pour lesquelles l'espada est engagé.

L'impresario engage donc en bloc, l'espada et sa cuadrilla, et l'on voit sur l'affiche cette formule invariable : " Courses auxquelles prendront part les espadas tel et tel, *con sus correspondientes cuadrillas de banderilleros.* "

Il est naturel que l'espada s'entoure d'hommes de sa confiance, habitués à sa manière de faire et qui lui soient dévoués; mais le système ne manque pas d'inconvénients, surtout au point de vue des picadors qu'on devrait engager directement. C'est à ce fâcheux système qu'il faut attribuer la pénurie de bons picadors. L'espada qui n'hésite pas à dépenser dix mille francs pour une veste

brodée en or fin et parsemée d'émeraudes, lésine souvent pour se procurer un bon torero à cheval et prend des *tumbones*, dont toute la science se réduit à savoir bien tomber.

Lorsque deux ou trois espadas prennent part à la course, le plus ancien en prend la direction.

Les cuadrillas réunies forment une petite troupe jamais très nombreuse, car la présence d'un grand nombre d'hommes sur l'arène serait plutôt nuisible qu'utile.

Cette troupe se compose du premier, du second et parfois du troisième espada, ou du *medio espada*, ou du *sobresaliente*; trois ou quatre picadors et deux ou trois *reservas*, six banderilleros environ, — deux par espada, — et le *cachetero*.

Il faut ajouter maintenant les préposés aux service de l'arène, qu'on nomme *chulos* et les *singes savants*.

Les premiers, habillés comme les toreros, aident ceux-ci en leur passant les banderillas ou ce dont ils ont besoin, ouvrant le toril, etc. C'est parfois le premier stage du futur banderillero. Les seconds, affublés d'une garibaldine rouge, — d'où leur sobriquet, — sont attachés plus particulièrement aux

picadors qu'ils aident à monter et à se relever lorsqu'ils tombent; ils retirent les chevaux blessés ou leur donnent le coup de grâce, couvrent de sable les traces sanglantes, et sont, en un mot, les garçons de place, car tel est leur qualificatif officiel.

Les uns et les autres sont aux gages de l'impresario et souvent passent leur vie à remplir leur obscur métier dans une plaza. Témoin le vieux Barragan, qui a lâché sur la plaza de Madrid plusieurs milliers de taureaux.

Plusieurs toreros ont excellé dans leur art, sans jamais sortir du rôle secondaire de banderillero. Plusieurs ayant tenté et conquis le droit de tuer, y sont revenus modestement, préférant fort judicieusement être un brillant banderillero plutôt qu'un médiocre espada.

Des banderilleros appartenant à la cuadrilla de l'espada qui tue le taureau plantent les banderillas, après que les picadors ont fait leur devoir, et que le clairon, par ordre du président, a donné le signal. Leur besogne finie, ils reprennent la capa et continuent à aider l'espada comme ils ont aidé les picadors.

Le banderillero qui aspire à prendre en main l'épée et qui en paraît capable, commence par figurer sur l'affiche en qualité de *Sobresaliente*, chargé de tuer le taureau dans le cas d'impossibilité de l'espada, par suite d'un accident. Souvent celui-ci lui cède le dernier taureau, s'il croit être agréé par le public et avec l'assentiment de la présidence.

S'il s'en acquitte bien, et après avoir tué avec succès pour son compte, dans des courses peu importantes, il monte en grade et devient *medio espada*, c'est-à-dire "demi-épée" et, en cette qualité, il tue le dernier ou les deux derniers taureaux de la course.

Le mérite ne tarde pas à se révéler et le matador finit par s'imposer. Son chef lui cède alors son premier taureau dans une course, le second espada à son tour lui cède le sien, et cet acte qu'on nomme "donner l'alternative" constitue la consécration du banderillero comme espada. Cependant, il ne prend rang d'ancienneté que si l'alternative a été donnée dans la plaza de Madrid, de Séville ou de Ronda, qui ont l'antique privilège de conférer le maréchalat du métier.

L'espada, comme il a été dit, premier par ordre

d'ancienneté, prend la direction et règle autant qu'il est dans sa main la course. Il commande et jamais chef ne fut obéi avec une plus aveugle soumission, car la discipline est une des vertus tauro-machiques.

Le célèbre Chiclanero crut, un jour, ne pas devoir tenir compte d'une observation de Montes son chef; celui-ci le consigna pour le reste de la course derrière la barrière. Le Chiclanero reconnaissant ses torts n'hésita pas à se soumettre à cette humiliante punition.

Arrivé au suprême degré de la hiérarchie, le torero n'a qu'à étudier pour s'y maintenir et grandir dans l'estime du public, qu'à jouir des innombrables avantages de sa position et qu'à s'efforcer de conserver ceux-ci avec sa peau le plus longtemps possible.

On a beau dire que le danger est limité, puisque les statistiques donnent, pour Madrid, huit toreros morts sur le terrain ou des suites de blessures, sur 40,000 taureaux tués. C'est égal! Le torero qui se place hardiment à deux mètres d'un taureau risque toujours de confirmer la règle.

Le *cachetero* ou *puntillero* est l'homme chargé

de donner au taureau le coup de grâce après qu'il est tombé. La besogne, simple en apparence, doit l'être moins en réalité, puisqu'il y en a de bons et de mauvais.

Le cachetero forme donc l'arrière-garde de cette armée dont l'espada est le général.

Dans le chapitre suivant consacré à la description technique de la course dans tous ses détails, nous retrouverons nos héros que je quitte pour l'instant, non sans regretter que les proportions de ce livre m'empêchent de faire une minutieuse physiologie du torero.



LE TOREO



LE TOREO

Scrupules. — Le toreo moderne. — Diverses écoles. — Technologie. — La capa. — La pica. — La banderilla. — La mort du taureau.

DÈS le début de cet ouvrage un scrupule germait dans mon esprit. Ce scrupule a pris des proportions considérables et me force à m'expliquer.

En effet, voilà pas mal de temps que je frappe, d'estoc et de taille, la langue française, sans avoir l'air de m'en douter. Il n'en est rien : j'ai parfaitement conscience de mon méfait ; seulement, je me disais souvent que peut-être il y aurait un dédommagement suffisant dans la riche collection de néologismes dont je gratifie ma victime.

Mais le doute n'est plus permis. Arrivé à ce point, je sens que la marée monte, au point que le « flot, lui-même, recule épouvanté. »

Je me sens embourbé et malheureusement je ne puis pas faire comme le flot. Que faire ? Je suis arrivé à la partie technique de mon livre ; c'est-à-dire, à la définition de choses qui n'ont reçu de nom dans aucune langue y compris la castillane ; car je défie les plus grands philologues de parler taureaux sans avoir recours à ce langage pittoresque et barbare qui constitue l'argot taurique. Conçoit-on une chronique sportive rédigée dans une langue rationnelle contrôlée par Landais ou Littré, ayant recours pour développer une idée à des périphrases de ce genre : « Cheval qui, ayant gagné une course précédente ne peut plus concourir sans être grevé d'un poids calculé d'après etc, » tout cela pour ne pas employer l'adjectif baroque si l'on veut, *handicapé*.

Ainsi donc, puisqu'il faut boire lorsque le vin est tiré, je me résigne et je conseille aux puristes d'en faire autant. Seulement, je demande préalablement pardon à la France, — mieux vaut tard que jamais, — dans la personne de ses quarante immortels, des outrages infligés jusqu'ici et de

ceux, plus réussis, que je me propose d'infliger, par la suite, à la belle langue de Fontenelle et de Racine. Je déclare, en outre, renoncer généreusement à toute distinction honorifique de l'Académie et même à l'honneur de voir mon livre déclaré de texte par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Cela dit, je poursuis le cours de mes enseignements tauromachiques.

Le *toreo* prend son origine du verbe *torear* — art de combattre le taureau — ainsi que *toreador*, — comme la grammaire voudrait désigner la profession, — et *torero*, mot imposé par l'usage.

Comme il a été dit précédemment, le *toreo*, tel qu'il s'exerce de nos jours, naquit de toutes pièces vers le milieu du siècle dernier, alors que la course, de passe-temps des grands devint un spectacle public et rétribué.

Costillares et Romero créèrent pour ainsi dire la course moderne, en utilisant, sans doute, les éléments existant auparavant et qui devaient être déjà nombreux. Ils imprimèrent aussi une sorte d'unité, de convergence vers un but, à tous les exercices pratiqués jusqu'alors, un peu au petit

bonheur ; ils inventèrent surtout quelque chose d'inconnu avant eux, et qui renferme l'essence même du toreo, c'est à dire l'art de tuer la bête face à face, au moyen d'une épée ordinaire et sans autre défense qu'un chiffon de drap rouge.

Romero montra qu'on pouvait attendre la bête de pied ferme et l'obliger à s'embrocher d'elle-même ; Costillares inventa le brillant *volapié*, qui va chercher le taureau, lorsque celui-ci ne veut, ou ne peut plus attaquer. Toutes les différentes manières de tuer le taureau dérivent et ne sont que des variantes de ces deux-là.

Quant au reste, tout ce que nous voyons faire de nos jours devait se faire autrefois.

On plantait jadis une seule banderilla à la fois, au lieu d'une paire comme aujourd'hui. La pique a toujours été un exercice très en faveur parmi les amateurs qui ne craignent point le dangereux sport de poursuivre, arrêter et tomber les taureaux en liberté. Les chevaliers le pratiquaient aussi dans les courses, et le peuple à pied. On appelait *varilargueros* les picadors de l'ancien temps.

Le *quiebro*, ce tour brillant et difficile qu'on croit d'invention moderne, était connu depuis longtemps. Dans la description d'une course royale

du siècle dernier, il est dit que : « l'on vit avec surprise deux inconnus enveloppés dans leurs manteaux, s'arrêter au milieu de la place et feindre une conversation sans s'inquiéter du taureau, et chaque fois que celui-ci les attaquait, ils l'évitaient par une légère ondulation du corps, sans interrompre leur prétendu entretien, chose surprenante et qui semblait réjouir beaucoup les assistants. »

Si ce n'est pas le *quiebro* dont il s'agit, je déclare mon incompetence.

Le Gordito, passe pour être le premier qui ait planté des banderillas assis sur une chaise.

C'est possible, mais il y avait bien longtemps que Martincho, un des toreros le plus brutalement extraordinaires, avait attendu le taureau à sa sortie, et les fers aux pieds, armé d'une épée et ayant son feutre pour tout moyen de défense.

Ainsi, *nihil novi sub* le soleil qui éclaire le *redondel*, depuis l'avènement de Romero et Costillares les créateurs du toreo moderne.

Il existe plusieurs écoles de toreo dont les principales et les mieux définies, sont celles de Ronda, qui suit la tradition de son initiateur Romero et

celle de Séville. La première est plus connue sous la dénomination de *toreo fino*, fin, gracieux, précis, sobre, excluant le clinquant et les balivernes plus brillantes que logiques et nécessaires.

Cette sobriété n'exclut pas le brillant; mais cette école n'en abuse pas, comme celle de Séville, un peu trop exhubérante et beaucoup moins sérieuse.

Généralement, c'est plutôt le tempérament qui classe le torero dans l'une ou l'autre de ces écoles. Par le fait, il prend toujours dans chacune ce qu'il peut s'assimiler, persuadé, du reste, qu'en fait de *toreo*, comme dans bien de choses, il n'y a que deux façons de l'entendre : la bonne et puis l'autre.

Et maintenant, que le clairon sonne et qu'on nous lâche un *berrendo en negro de libras* et de *buen trapio* pour nous aider, moi à expliquer, et vous à comprendre la course dans ses moindres détails.

Il faut tout d'abord connaître quelques particularités et convenir d'une certaine technologie, indispensables à la clarté des explications.

En dehors des combinaisons imprévues et fortuites qui se produisent pendant la course, il faut toujours que l'action de l'homme soit voulue et

préparée d'avance : une passe de *capa* ou de *muleta*, la pose des banderillas, l'arrêt du taureau au moyen de la pique et le coup d'épée exigent une préparation, suivie de l'acte et terminée par la sortie de l'homme. C'est ce qu'on nomme une *suerte*.

Le mot *suerte* pourrâit se traduire par *passe* ; mais je préfère le conserver ; le lecteur s'en souviendra, cela lui rendra familiers les termes tauromachiques et abrègera les explications.

Le torero, *prépare* donc la *suerte*, la *charge*, la *consomme* et en *sort*.

Être en *suerte* se dit du moment où on l'initie et que l'on s'y prépare.

L'espace depuis l'endroit où se trouve le taureau jusqu'au centre du cirque est appelé *terrain du taureau* ou de *debors* et l'espace jusqu'à la barrière *terrain de l'homme*.

La commune limite des terrains s'appelle *centre* et c'est le point marqué pour la *consommation* de la *suerte*.

Arrivés au centre de la *suerte*, chacun dans son terrain, l'action offensive des deux adversaires a une portée, une délimitation bien connue du véritable torero. Elle s'appelle *jurisdiction* de l'homme et du taureau.

L'homme doit arriver à *jurisdiction* avant de *charger* et de *consommer* la *suerte* qu'il intente et n'en sortir qu'après et juste pour éviter d'être frappé au moment où le taureau après s'être *humilié* — baisser la tête avant de frapper, — donne le *bachazo* — coup de tête — ou *derrote*, comme l'on dit lorsque le coup est envoyé très haut.

Consommer la suerte, après avoir évité le *derrote*, c'est-à-dire *libre de cacho* — hors de danger, — peut passer auprès de la généralité, mais c'est toujours un mauvais coup.

Le taureau *coupe* ou *gagne* le terrain quand il entre dans celui de l'homme qui, dans ce cas, abandonne la *suerte* entreprise et sort par *pieds* — de vitesse, — s'il n'a pas le temps et la présence d'esprit nécessaire pour prendre le terrain laissé par le taureau, ce qu'on appelle *cambio*, — changer ou améliorer le terrain.

La prolongation de l'axe du taureau ou du cheval s'appelle *rectitud*.

On appelle *voyage* la direction suivie par le taureau ou par l'homme, soit volontaire, soit imposée.

On impose le voyage au taureau au moyen de *l'engaño* — leurre. On appelle ainsi, la *capa*, la *muleta*, c'est-à-dire l'objet ou la simple feinte

au moyen de laquelle on imprime au taureau une direction voulue.

Faire pour l'homme, se dit du taureau qui accourt à l'appel qu'on lui fait et ne quitte le torero que quand celui-ci le veut bien. Le taureau cherche le *bulto* — la masse, — lorsqu'il cherche le corps de l'homme à travers les flots de percaline dont il ne se soucie guère.

Parfois, la *suerte* terminée, le taureau revient à la charge sans être sollicité ; cette action s'appelle *recargar* — recharger — et dénote que la bête a du sang.

Une particularité dont le torero doit tenir compte lorsqu'il intente une *suerte*, surtout au dernier tiers de la course, c'est la *querencia*. On nomme ainsi la prédilection que tout taureau montre pour un point donné de l'enceinte, ordinairement la porte par où il est entré, parfois un cheval mort ou un endroit un peu plus frais. Contrarier la *querencia*, ajoute des obstacles et augmente le danger. Il faut, autant que possible, que la bête en sortant de la *suerte* puisse suivre sa direction préférée.

La *capa* est un moyen de défense, un *engaño*. Elle est faite en toile légère d'une couleur voyante

et affecte la forme d'un manteau espagnol. On la double d'une couleur différente.

C'est avec la capa que l'on court les taureaux dans le but de calmer leur première ardeur, puis pour les faire quitter un endroit et les mener sur des points plus convenables pour les différentes *suertes* et enfin pour délivrer l'homme en danger ; cette dernière action s'appelle *quite*.

Être au *quite* se dit de l'homme qui se tient à proximité, prêt à enlever le taureau lorsqu'un picador aura terminé la *suerte* qu'il est en train de faire.

Le *quite* se fait parfois en tenant ramassée dans les mains la capa retenue par un bout ; au moment donné, on la lance au museau de la bête qu'on semble accrocher ; cela s'appelle une *larga* — longue. Les *largas* de Mazantini sont remarquables par leur à-propos et à leur efficacité.

Avec la capa on exécute cependant plusieurs *suertes* fort intéressantes et d'un grand effet, nommées *capeos*.

Le *capeo à la véronica* consiste à se placer à une courte distance du taureau et dans sa *rectitud*, la capa déployée, tenue des deux mains

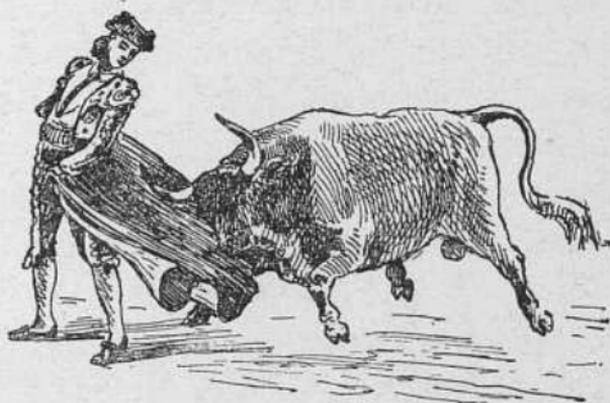
par les extrémités du collet. Lorsque le taureau arrive à juridiction, on charge la suerte déviant le manteau vers un des deux côtés et le retirant de l'autre jusqu'au moment du coup de tête. Tout cela sans changer de place. La *suerte* consommée, on se retourne pour attendre de nouveau et répéter autant de fois que le taureau le voudra et que l'homme le jugera convenable.

Pour que le *capeo* soit brillant, il faut que le taureau reste toujours près de l'homme et ne le quitte pas, ce qui n'arrivera point si on lui donne une sortie trop ouverte.

Le *capeo* avec un taureau *clair* et franc n'offre pas de grandes difficultés, mais il n'en est pas de même avec l'*avanto* ou le taureau qui gagne du terrain ou les *burriciegos*. Il faut avoir une grande connaissance de la bête pour choisir le moment d'exécuter les différents mouvements qui constituent la *suerte*.

Le *capeo à la Navarra* diffère peu du précédent. Au lieu de retirer l'*engaño* en le levant, on le traîne sous le museau du taureau, *humilié* toujours dans l'espoir de le saisir, et on le porte en rond forçant la bête à décrire un demi-cercle autour de l'homme; puis on recommence en sens contraire.

Le *capeo* ne doit être fait que par l'espada ou sur son ordre et son but est d'arrêter le taureau en fatiguant ses jarrets trop puissants. Souvent le public, se pâme d'aise à la vue de ce jeu gracieux, sans s'apercevoir qu'on peut ainsi gâter la bête pour le reste de la course.



On doit user du *capeo*, en cas de besoin, mais jamais en abuser.

Les *capeos* en croisant les bras, en tournant le dos, le manteau sur les épaules, et celui qu'on fait parfois en tenant à deux le manteau, ne sont que des variantes qui amusent les badauds et rien de plus.

Ce qu'on fait à l'aide de la *capa*, on le fait parfois avec le corps. Lorsque le taureau arrive à jurisdic-

tion, on incline le corps, à gauche par exemple, sans bouger les pieds, et au moment d'être pris, on le redresse et la bête passe en le frôlant. C'est gracieux, hardi, simple..... et rudement difficile. C'est ce qu'on appelle faire le *quiebro*.

Le *quiebro* ayant le manteau sur les épaules s'appelle *galleo*; il est gracieux, mais moins dangereux.

Bien entendu, toutes ces *suertes* ne peuvent être tentées avec n'importe quel taureau.

Avant de clore cette partie du toreo, voici quelques règles qu'on doit observer et qu'on oublie souvent.

Aucun torero ne doit *capear* sans l'ordre de son chef; il doit s'abstenir aussi de faire des *recortes* — ricochets — qui fatiguent la bête inutilement, et se contenter de courir droit devant lui lorsqu'il est poursuivi. Il lui est permis, s'il se sent serré de près, de biaiser, faire onduler sa capa ou la jeter à la tête du taureau, pour gagner du temps et atteindre le refuge.

Sauter le taureau avec la perche, ou par-dessus la tête au moment où il la baisse pour frapper, ce qu'on appelle *al trascuerno*, ce sont des *suertes* qu'il suffit de voir pour comprendre.

Au temps, fort éloigné, des bons picadors, il n'était pas rare de les voir affronter un ou plusieurs taureaux, avec le même cheval. C'est ainsi que Corchado, un des plus renommés, paria cinq mille francs, — qu'il gagna, — de *piquer* les six taureaux d'une course, sans que son cheval subit une seule égratignure. Aujourd'hui, il n'en est pas de même ; cela tient à plusieurs causes, dont la plus importante est la difficulté de trouver dans un seul homme les conditions multiples qu'exige cet exercice. A un courage à toute épreuve, il faut joindre un bras de fer, la science du parfait cavalier et une grande connaissance du taureau.

Ces conditions essentielles se trouvent rarement réunies, et le picador, ayant conscience de son insuffisance, se préoccupe souvent de tomber avec le moins de danger possible, plutôt que de bien faire son devoir. Le public de son côté, — je veux dire la généralité, — encourage ce procédé, car il ne proteste jamais, applaudit plutôt, pourvu que cheval et cavalier roulent par terre et que le taureau ne soit pas blessé trop brutalement et de façon à compromettre le reste de la course.

Il faut dire que le danger, très réel, même pour l'homme capable et bien monté, est inévitable pour

le picador médiocre monté sur une misérable haridelle. Il faut dire aussi que le picador, qui peut et doit refuser tout cheval impropre, se montre souvent sensible aux arguments dont le fournisseur a



les poches pleines. Le *ganadero* de son côté aussi, n'est pas chiche envers le picador qui *consiente* ses produits en leur donnant plus de chair que de fer, et qu'enfin, et par dessus tout, même parmi les connaisseurs, la valeur du taureau, comme la force des machines à vapeur, se compte toujours par le nombre des chevaux... éventrés.

La *pica*, *vara* ou *garrocha* est une perche en bois de hêtre mesurant environ trois mètres cinquante et ayant cinq centimètres de diamètre, grossièrement rabotée pour ne pas glisser dans la main, et armée d'un fer triangulaire à arête tranchante, mais pas vive, faite à la lime. Un tampon d'étoupe fixé au moyen d'un cordelet forme un bourrelet qui sert à éviter que le fer ne pénètre trop.

La longueur de la pointe laissée à découvert varie selon les saisons et les localités, elle est

de onze millimètres environ. Les dimensions et formes du bourrelet sont rigoureusement observées d'après le modèle approuvé et scellé par l'autorité qui les contrôle.

Pendant la course, les piques sont constamment sous les yeux du public. Le picador vient les prendre, en entrant dans l'arène, et les dépose chaque fois qu'il en sort.

Les jambes du picador se trouvent protégées par



une armure en fer nommée *mona*, modification de l'ancienne *espinillera* ou *gregoriana*, — du nom de son inventeur Don Gregorio Gallo, fa-

meux]chevalier]toreador. Ce moyen de défense, indispensable pour le cavalier, devient pour lui un embarras dangereux lorsqu'il est démonté. Le *Castoreño*, feutre aux larges bords très résistants, ainsi que la *moña* — gros nœud attaché derrière la nuque, à la petite tresse professionnelle — protègent la tête en cas de chute, et les ornements en relief du dos de la veste amortissent un tant soit peu les effets redoutables des graves chûtes auxquelles le picador est exposé.

Pour éviter que le bruit et la vue du taureau

n'effraient le cheval au point de ne pouvoir s'en rendre maître, on couvre son œil droit à l'aide d'un mouchoir et l'on bourre d'étoupe ses oreilles.

La place pour planter la pique est la partie charnue qui s'étend du garrot à la tête, appelée *cerviguillo*. Le croquis ci-après marque trois points : le premier la place du coup d'épée, le second le coup de la pique et des banderillas et le troisième le point où la blessure produit la mort instantanée et que frappe l'espada lorsqu'il *descabella* ou le *cachetero* quand, à la fin de la course, il donne le coup de grâce.



Tout coup porté par le picador ailleurs qu'au *cerviguillo* est mauvais et nuisible. Sur le garrot, le cheval est livré sans défense ; sur l'omoplate, le taureau reste fourbu ; et sur le côté du cou, la peau se déchire produisant des hémorragies qui affaiblissent le taureau et des plaies douloureuses qui le rendent méfiant et partant dangereux et peu brillant pour le reste du combat.

La pique n'est pas faite pour blesser le taureau, mais pour recevoir son élan et le repousser à force

de bras ; le fer n'est là que pour empêcher le bout de la pique de glisser.

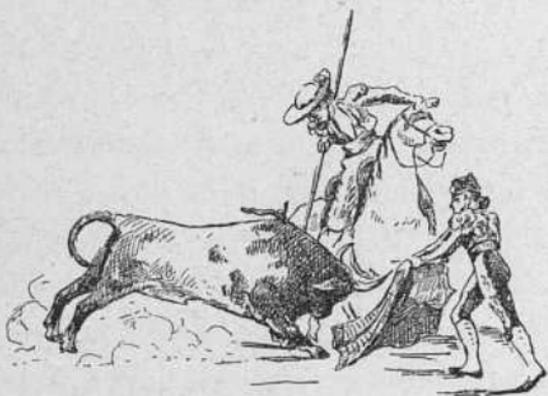
Dans les courses ordinaires de six taureaux, il y a rarement plus de deux picadors à la fois sur l'arène. Avant la sortie du taureau, ils se placent, le premier à dix mètres environ à gauche du *toril* et près de la barrière, et le second dix mètres plus loin, du même côté.

Le taureau *levantado*, — comme il l'est généralement à sa sortie, — attaque sans mesure et ne s'acharne pas souvent. Le picador en le voyant venir, l'attend, pique en arrêt, et quand il arrive à *jurisdiction*, il *pique* à l'endroit désigné plus haut, appuyant fortement vers sa gauche et tournant le cheval de ce même côté, afin de laisser libre la sortie, que, du reste, le taureau prend facilement à ce moment-là.

Si le taureau revient impétueusement à la charge avant que le picador puisse se préparer, celui-ci ne doit pas y mettre de l'amour-propre, mais piquer des deux, en laissant traîner à terre derrière lui, la pique, comme font les *vaqueros* en pleine campagne.

Une fois le taureau *parado*, après quelques

courses folles, ou après un *capeo* savant, si besoin est, il devient plus à craindre et il faut bien étudier ses aptitudes et tendances avant de le provoquer. On va à sa rencontre lorsqu'il est arrêté et qu'il regarde la barrière ; on se place entre lui et celle-ci dans une même ligne et bien en face.



La distance varie entre une longueur et trois, suivant la puissance des jarrets du taureau. Trois pas à gauche en arrière de l'étrier, se tient un homme chargé d'enlever le taureau au moment venu et à quelques pas en arrière et dissimulé, afin de ne pas distraire la bête, il y en a deux autres pour porter secours en cas de chute.

Si le taureau recule en grattant la terre et en la touchant du museau, le picador doit se méfier et ne

pas insister, car l'attaque sera tellement désordonnée qu'il ratera forcément le coup. Il sortira de la *suerte* en faisant quelques pas en arrière et tentera de nouveau ailleurs.

Si le taureau attaque franchement, le picador le recevra comme il a été dit plus haut, cherchant à le pousser par devant la tête du cheval, vers la gauche. Cela est difficile avec les taureaux tenaces et puissants qui s'acharnent dans l'attaque. Pour ceux-là, il faut se placer un peu incliné à gauche, l'étrier droit en face de la corne du même côté, appuyer perpendiculairement sur la pique de toute sa force et biaiser davantage le cheval à gauche pour bien montrer la sortie. En dernier ressort, on doit piquer des deux vers l'arrière-train du taureau, suivant sa droite. Mais il faut que le cheval ait des jambes, sans quoi le danger est imminent.

Piquer dans la *rectitud* du taureau — en ligne droite avec lui — serait le mieux la plupart des fois, si les chevaux avaient assez de solidité pour résister au choc ; malheureusement, il n'en est pas ainsi et la chute dans ces conditions est extrêmement dangereuse, car le cheval tombe sur l'arrière et l'homme reste à découvert ou a le cheval sur lui. C'est pour cela qu'il préfère présenter le flanc au

taureau, sûr d'en être quitte pour une chute qui, si forte qu'elle soit, est de beaucoup préférable à un coup de corne.

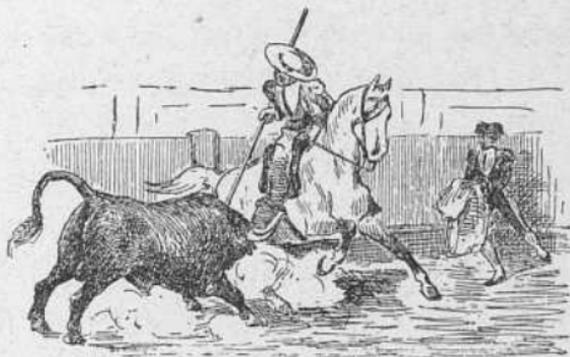
La *suerte de pica* que je viens de décrire, est appelée *sin perder tierra* — sans perdre du terrain. Le cheval ne doit pas faire un pas avant le choc. Ce n'est qu'ensuite qu'il doit tourner à gauche et filer vite.

On dit que le cheval *prend bien la terre*, quand il reste immobile et obéit à la main.

Si le picador est habile et excellent cavalier et sa monture forte et docile, il peut tenter un coup splendide qu'on ne voit plus que rarement. Ce coup est nommé à *cheval levé*. Pour bien l'exécuter il faut un taureau dur, dans toute sa puissance, et de ceux qui s'acharnent. On l'attend avec le cheval un peu incliné à gauche et lorsqu'il arrive à *jurisdiction*, on *pique* sans pousser en dehors, mais laissant le taureau approcher jusqu'aux sangles ; au moment où il va lever la tête pour frapper, on appuie fort et perpendiculairement sur la pique ; on cabre en même temps le cheval qui évite ainsi la corne, et on le pousse des deux vers l'arrière du taureau, rasant son côté droit. A ce moment, l'homme qui se tenait à gauche, masqué par le

cheval, reste à découvert et enlève le taureau au moyen d'une *larga* — coup de manteau allongé.

Le coup est hardi, difficile et fort dangereux ; il vaut, ma foi, l'ovation qu'un public intelligent ne



manquerait pas de faire au picador qui en serait capable.

Il existe plusieurs autres variantes aux *suertes* que je viens d'expliquer. La plus notable consiste à faire reculer d'un pas le cheval, lorsque le taureau *s'humilie* et à frapper en même temps. Le moyen exige une grande sûreté de main, car on peut manquer le coup et le danger est alors grand. En outre, il fatigue énormément le taureau.

Voir *piquer* des maîtres avec art et mesure est fort intéressant et pas pénible du tout ; le mal que

l'on fait au taureau est minime en rapport de celui qu'il peut faire. L'étalage de la force musculaire et l'adresse du parfait cavalier constituent un spectacle assez attrayant et... mordieu ! la mort d'un cheval peut passer inaperçue. On ne fait pas une omelette sans casser des œufs. Ce qui est dégoûtant et triste, c'est le massacre de haridelles chétives livrées, sans rime ni raison, et de voir charcuter un taureau par des brutes moins intelligentes que leurs victimes.

Le nombre des coups de pique que chaque taureau doit supporter est proportionné à sa résistance. Avant qu'il n'arrive à l'état d'*aplomado*, l'autorité qui préside la course doit donner le signal des *banderillas*.



La *banderilla* est un bâton long de soixante-cinq centimètres, ayant à l'un des bouts un fer en forme de harpon. Le bois est enjolivé de papiers de couleur découpés. Dans les courses extraordinaires, elles sont ornées avec luxe, de rubans, plumes, drapeaux ou renferment des surprises telles que

flots de rubans, ballons, oiseaux, fantoches, etc.

Il y a aussi des banderillas dites de *a cuarta*, qui ne mesurent que vingt-cinq centimètres, mais employées rarement.

Les banderillas se plantent par deux au même endroit que la pique, si bien pas trop près de la tête, mais sans dépasser jamais le garrot. Elles doivent rester ensemble autant que possible et pour cela il faut que le banderillero aie les mains unies et qu'il lève bien les coudes au moment de les planter.

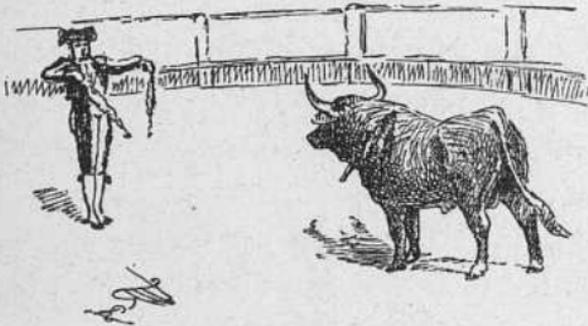
Deux seuls banderilleros se présentent pour chaque taureau. Ils doivent, autant que possible, aller au taureau de face et changer de côté si le taureau se *couche*, c'est-à-dire s'incline d'un côté en donnant son coup de tête, chose qu'il fait souvent après la première paire.

La *suerte* de banderillas, très risquée et très difficile, lorsqu'elle est bien faite, exige des aptitudes spéciales dont les plus importantes sont l'œil et le jarret.

Voici quelques unes des variantes infinies de ce jeu gracieux et alerte.

Al cuarto, l'homme se place en face du taureau

à une distance calculée d'après les jambes de la bête : il appelle son attention, la *réjouit*. Aussitôt que le taureau l'a vu et fixé, il part à sa rencontre, le taureau part aussi, l'homme faisant un détour, le taureau droit ; ils se rencontrent au centre de la

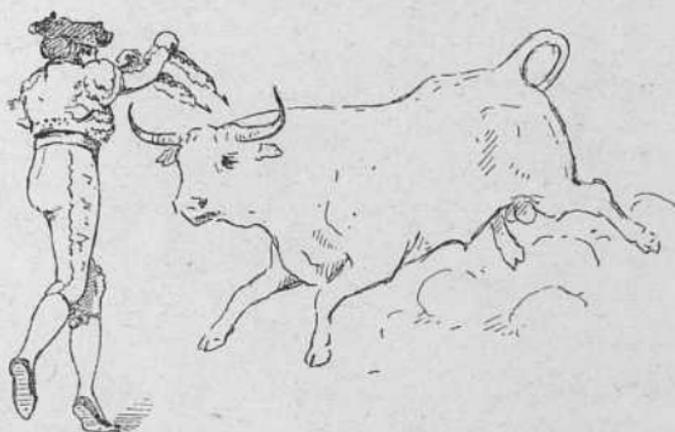


suerte, chacun dans son terrain, le taureau *humilie* et l'homme s'arrête net, plante et file sur son terrain.

Si, au départ, le taureau coupe la route en gagnant du terrain, l'homme doit renoncer, à moins qu'il n'ait le temps et la présence d'esprit pour faire l'échange des terrains, ce qui est très difficile et dangereux.

On plante parfois les banderillas avant de s'arrêter, et lorsque l'homme se trouve dans l'*embroque* — entre les deux cornes ; — ce n'est qu'après, et

profitant du temps d'arrêt imposé au taureau par la douleur, car on doit dans ces cas appuyer ferme, que l'homme sort, en déviant d'un côté ou de l'autre. Cette *suerte* est fort difficile et ne doit se faire que si l'on est bien sûr de soi-même.



A media vuelta — demi tour, — l'homme placé en arrière, d'un côté du taureau et près de lui, l'appelle et lorsque la bête se tourne et avant que tout le corps ait fait le tour, il plante, sortant par la tangente.

Ce moyen fort facile et applicable à tous les taureaux a un inconvénient. Si le taureau tourne du côté opposé à celui d'où on l'appelle, la prise du torero est inévitable.

Al quiebro. Le lecteur connaît le quiebro tel que le Gordito l'a pratiqué. L'homme, les pieds unis et immobiles, attend le taureau ; à mesure que celui-ci approche, le torero incline d'un côté la partie supérieure du corps pour attirer le taureau et le dé-



vier de la direction qu'il suivait, et lorsqu'il le voit *humilier*, il se redresse sans séparer les pieds et plante les banderillas par un gracieux mouvement de côté.

La difficulté de cette *suerte*, qu'on ne saurait risquer si le taureau n'est pas *clair*, c'est-à-dire franc et s'il n'a pas encore de bonnes jambes, provient de l'absolue précision que les mouvements exigent.

La *feinte* doit être faite au moment très précis où le taureau va baisser la tête pour frapper ; un rien plus tard, elle serait inefficace ; faite trop tôt, le taureau la reconnaîtrait et rectifierait sa direction. Ainsi, il faut l'attendre impassible, le "voir venir" jusqu'à ce qu'il arrive à *jurisdiction*.

Les banderillas *al quiebro* sans être les plus difficiles sont d'un grand effet, surtout lorsque la *suerte* est exécutée avec la grâce et l'élégance que déployait son inventeur le Gordito, dont le *quiebro* n'était qu'une légère ondulation de la taille, un va-et-vient imperceptible des hanches.

Les pieds sur un mouchoir, ou enfermés dans un chapeau ou un cerceau, attachés, ou bien avoir entre les pieds la tête d'un camarade couché par terre, et cent autres balivernes, ne sont que des variantes à effet du *quiebro*, qui n'ajoutent rien à la difficulté ni au mérite de la chose. On peut en dire autant de la *suerte* renommée, de la chaise, encore moins dangereuse, puisque le torero ne fait pas le *quiebro*, mais un pas de côté, laissant un suppléant à sa place dans la chaise qu'emporte le taureau.

Moins brillante pour le commun des mortels, mais infiniment plus difficile et plus dangereuse

est la suerte nommée *al sesgo*, en biais. D'abord, elle s'impose et on ne choisit pas, comme pour le quiebro, le taureau et l'opportunité.

La voici. Lorsque le taureau a pris une *querencia* près de la barrière et qu'il n'y a pas moyen de l'en sortir, le banderillero se place près de la barrière et cherche à incliner le taureau de son côté, en l'appellant par les gestes et par la voix. Aussitôt qu'il est vu, il part vite et presque droit, c'est-à-dire sans faire un détour trop marqué, et plante sans s'arrêter. Un homme posté derrière la barrière, appelle énergiquement le taureau au moment opportun, car le danger est imminent. En effet, non seulement l'espace manque à l'homme, mais la *jurisdiction* du taureau augmente, car elle s'étend à presque un quart de cercle, sans compter qu'on ne peut sortir que par vitesse.

Je parlerai, en dernier, du coup le plus brillant parmi les sérieux, celui qu'on désigne sous le nom de banderillas *de pecho*, de poitrine. Il faut pour l'exécuter un taureau puissant, franc, ayant encore de bonnes jambes et *goulu* de chair.

Placé à une distance, calculée d'après le jarret du taureau, l'homme attend celui-ci immobile, jusqu'à ce qu'il arrive à *jurisdiction*. A ce moment, le tau-

reau tient l'homme presque entre ses cornes ; un malheur semble inévitable. Eh bien ! c'est à ce moment et lorsque la bête *humilie* pour saisir, que l'homme plante des banderillas et fait *un seul* pas de côté et en arrière pour sortir de l'*embroque* et éviter la *cogida* — la prise.

Bien entendu, l'homme reste en place, en regardant filer le taureau et en savourant les douceurs du triomphe.

Rien de plus mathématiquement précis que les règles du *toreo*. A les suivre exactement, on parviendrait facilement à éviter le taureau et à accomplir chacune des *suertes* décrites.

La difficulté de la chose provient, d'abord et surtout de l'imprévu et puis du degré de précision absolue exigée.

En effet, le taureau pour frapper baisse d'abord la tête et la relève ensuite, et c'est pendant la seconde qui sépare ces deux mouvements, presque simultanés, que l'homme doit agir d'une façon précise et souvent compliquée. Un quart de seconde en avance ou en retard, c'est la mort peut-être.

Avouez que le torero doit avoir le cœur bien trempé et convenez avec moi que M. de Blowitz

qui les accuse de lâcheté, est un aimable farceur tout de même.

Pendant l'attaque du taureau, le torero observe ses mouvements, pour modifier son plan, si besoin est. Pour cela, il lui faut une présence d'esprit qu'on a de la peine à concevoir et qui explique l'admiration des connaisseurs. Cette faculté de jugement en plein et imminent danger s'appelle *voir venir* le taureau, et celui qui a cette vue-là courte, eût-il un grand courage, ce qui est absolument autre chose, doit renoncer au métier.

Il faut connaître les conditions, le tempérament et l'état du taureau pour juger de l'opportunité de telle ou telle *suerte*. Intenter le *quiebro*, par exemple, avec un taureau *avanto*, incertain dans l'attaque et méfiant, serait une sottise qui ne resterait pas impunie.

Il y a plusieurs autres *suertes* de banderillas : al *recorte*, ricochet ; — al *relance*, lorsque le taureau sortant d'une *suerte* précédente, est attaqué presque aussitôt par un second banderillero qui a saisi l'opportunité ; — de *sobaquillo*, *suerte* plus gracieuse qu'intéressante, car elle se pratique après que l'homme a évité le danger et, comme on dit dans le métier, *libre de cacho*, etc.

Le nombre des banderillas, comme celui des coups de pique, doit être proportionné à la résistance du taureau, suivant toujours en cela la règle d'user sans abuser. Il faut que le taureau soit *aplomado*, mais non éreinté au point de le rendre impossible au dernier acte, le plus intéressant du drame.

Les banderillas à feu, garnies de fusées et de pétards qui éclatent sur le dos de la bête, sont une marque d'ignominie infligée à la ganaderia dans la personne de ses produits peu vaillants, et un moyen, trop héroïque peut-être, d'émoustiller la bête récalcitrante. Elles remplacent les chiens bulldogues qu'on lâchait jadis sur les taureaux couards.

Nous voici arrivés au moment suprême, au dénouement du drame palpitant de la course, à l'action qui résume tout l'art tauromachique : la mort du taureau.

Pour prendre la qualité de *espada*, il faut avoir reçu l'*alternativa* dans une arène de premier ordre ; pour le devenir, en réalité, il faut réunir des conditions qu'on n'acquiert pas aisément. Le courage, la volonté, les qualités physiques, et même une

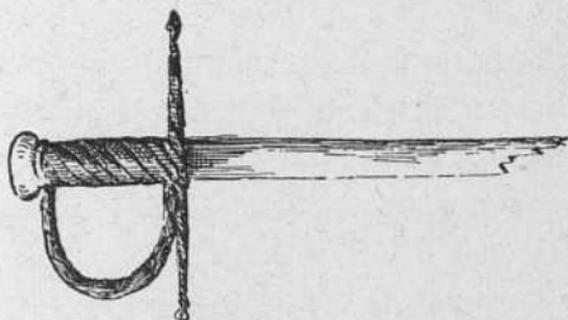
longue expérience ne suffisent pas. Combien d'excellents banderilleros, espoir des amateurs, ont dû abandonner l'épée, après maintes tentatives dirigées par le hasard ! Et lorsque l'exagération de leur propre mérite, l'amour-propre ou l'âpreté au gain les fait persister, quel navrant spectacle que leur impuissance aux prises avec le danger ! Spectacle trop commun de nos jours, grâce à la multiplicité des plazas autant qu'au déclin sensible du *toreo*.

Pour bien se rendre compte des difficultés à surmonter, il suffit de remarquer combien le nombre des bons espadas, — je ne dis pas excellents, — est limité, comparé à celui des banderilleros remarquables. Cette rareté explique, d'ailleurs, la faveur et la considération, sans compter les avantages matériels, dont l'espada jouit auprès des masses.

Si complexe que soit l'art de tuer un taureau, je vais essayer d'expliquer quelques-unes des *suertes* et la façon de les préparer.

Les armes de l'espada sont l'*estoque* — épée — et la *muleta*. La première forgée, non trempée, mesure quatre-vingt centimètres, dont cinq pour la garde. Celle-ci est entourée d'un ruban en laine, et le

large pommeau est recouvert de peau, pour éviter que l'arme ne glisse dans la main. Il existe des épées plus minces et quelque peu plus longues, nommées *verdugillos*, ainsi que d'autres plus courtes et plus larges. L'espada choisit à son gré et selon les cas.



Un préjugé veut qu'on ne se serve d'une épée neuve sans la tremper préalablement dans le sang d'un taureau récemment tué.

La *muleta* est une sorte de manteau court, en étoffe de laine rouge, plié en deux et qu'on manie à l'aide d'un bâton de cinquante centimètres, armé d'une pointe qu'on fixe dans un trou pratiqué à l'endroit du collet. Elle ressemble, bien qu'elle soit beaucoup plus grande et plus étoffée, au drapeau de signal employé dans les chemins de fer.

La *muleta* sert, d'abord à fixer et à concentrer

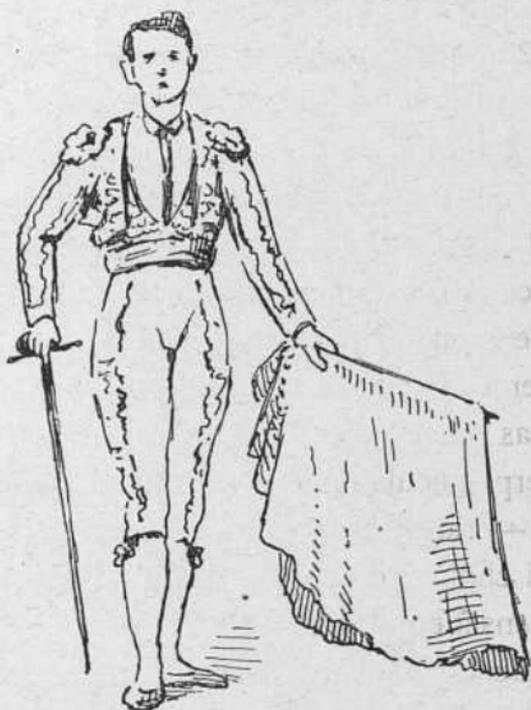
sur l'espada toute l'attention du taureau, à lui bien poser la tête, souvent dérangée par la pique et les banderillas ; à le placer bien d'aplomb dans une direction favorable au coup d'épée et, en dernier lieu, à lui *montrer le voyage*, c'est-à-dire, à lui imprimer une direction voulue, au moment de le frapper.

Toutes ces opérations, sauf la dernière, simultanée à l'*estocada*, se font à l'aide de *pases de muleta*. C'est dans l'opportunité et dans l'efficacité des passes que le savoir du torero se fait jour. J'ai admiré Montes, — triste avantage ! — et plus tard Cayetano Sanz, deux maîtres dans l'art de *trastear* — passer — les taureaux. Quelle *brega* ! — jeu. — Avec quelle aisance et quelle précision ils tournaient et retournaient le taureau qui semb'ait leur obéir comme la brebis qui suit une gerbe tenue à la main !

Mais laissons là ces regrets superflus et revenons à nos... taureaux.

L'espada lorsqu'il entend le clairon qui sonne la mort, prend l'épée et la muleta et, après avoir *brindao* — offert le taureau à la présidence, — marche seul à l'encontre de sa victime, tenant dans

sa main droite l'épée et dans la gauche la *muleta* repliée. Un homme seul le suit pour l'aider, si l'espada le requiert.



Arrivé bien en face du taureau et à quelques mètres, il déploie devant lui la *muleta* et la présente. Le taureau fond sur elle et l'homme, le plus immobile possible, le fait passer à sa gauche.

Cela s'appelle *un pase natural*. Il peut être fait

en tenant la muleta avec la main droite. Dans ce dernier cas, lorsque le taureau revient, de lui-même ou forcé par l'homme placé à l'arrière, l'espada se trouve donnant la droite à la tête du taureau qu'il reçoit et, levant le bras, le laisse passer par devant lui et naturellement à sa droite sous les plis de l'étoffe. C'est le *pase cambiado*. Cette passe, forcée à ce moment, n'a pas un grand mérite dans toute autre circonstance, car l'étoffe qu'on élargit encore à l'aide de l'épée offre trop de surface et masque entièrement l'homme.

Donner peu ou beaucoup d'étoffe à la bête, la lui retirer lestement ou la lui laisser, sortir la muleta par le bas ou la passer sur les cornes, ou bien la lever perpendiculairement, ce qu'on appelle *pase de telon* — rideau de théâtre, — c'est l'affaire du torero qui choisit, d'après le résultat qu'il poursuit, les moyens à employer.

A l'aide de deux passes naturelles données en suivant, on fait décrire au taureau un demi-cercle. C'est ce qu'on appelle *un pase en redondo* — en rond.

La passe la plus difficile est celle qu'on nomme *de pecho*. — de poitrine. L'homme présentant le flanc au taureau, lui tend la muleta en l'obliquant

pour marquer le voyage, et sans bouger de place, fait passer la bête par la droite, lui laissant l'étoffe jusqu'à ce que le taureau donne le coup de tête en dehors du centre de la *suerte*. Cette passe est extrêmement dangereuse et d'un grand mérite, surtout si l'homme reste immobile ; il peut néanmoins, sans l'amoindrir, faire un ou plusieurs pas en arrière, si le taureau entre dans son terrain.

Le principal mérite des passes consiste, outre l'opportunité et l'efficacité, dans le calme et le sang-froid gardés par l'homme qui doit se tenir tranquille et le plus près possible du taureau.

Une fois le taureau placé dans une direction favorable pour que l'homme ait la sortie libre, quand il est droit et bien d'aplomb et que sa tête est bien posée, il ne reste plus qu'à le frapper.

De toutes les façons de tuer, la plus brillante est *recibiendo*, en attendant. Voici en quoi elle consiste. L'homme se place bien dans la ligne du taureau et très près, les pieds unis et formant équerre. Après avoir visé avec l'épée l'endroit à frapper et avoir enroulé la *muleta* autour de son bâton pour la rendre moins apparente et moins embarrassante, il en approche le bout du naseau de la bête pour

provoquer l'attaque qu'il attend sans broncher, déviant un tant soit peu, avec la muleta, la direction du taureau, qui s'embroche de lui-même. Les pieds restent en place jusqu'au moment où *l'estocada* est initiée, auquel moment il faut résister à l'impulsion du taureau.



La difficulté de cette *suerte* redoutable, consiste, outre le sang-froid et le courage qu'elle exige, dans le maniement de la muleta. Si la sortie donnée au taureau n'est pas suffisante, l'homme est pris sans défense; si, par contre, la direction qu'on lui imprime est trop oblique, le coup d'épée sera mauvais, car il inclinera trop à gauche, ce qui est un grave défaut.

Montes ne sut jamais maîtriser un mouvement instinctif qui le poussait à *ouvrir* toujours un peu

trop les taureaux. C'était peut-être le seul défaut du maître.

Si le taureau n'a pas de jambes et si l'on n'est pas sûr de l'attaque, il faut aller le chercher. Dans ce cas, il y a, entr'autres, un coup de haut mérite inventé celui-là par Costillares, grand espada de la fin du siècle dernier. Ce coup s'appelle *volapié*. Il faut profiter du moment où le taureau est bien placé, droit devant le torero, d'aplomb, les pattes en ligne; ceci est essentiel, car si la bête avait une patte en avant, elle pourrait investir, grâce à ce point d'appui. Le torero doit donc se tenir près du taureau, saisir l'instant précis où celui-ci a les pattes en ligne pour le viser de son épée, en ramassant coude contre corps, et partir vivement du pied droit; en arrivant à *jurisdiction*, à l'aide de la *muleta*, il fait baisser la tête, et plonge l'épée, sortant par vitesse.

Ce coup est celui indiqué pour les taureaux acculés contre la barrière. On les fait tourner un peu à gauche, afin que le torero ait la sortie libre.

Tous les autres coups sont des variantes des deux qui précèdent.

Arrancando, c'est lorsque le torero part de plus loin que pour le volapié et fait un *cuarteo*, arrivé

à juridiction comme pour les banderillas.

Aguantando, c'est quand il reçoit le taureau inopinément et sans appel préalable.

A un tiempo — à un temps — se dit lorsque le taureau qui semblait attendre, part à son tour et les deux adversaires se rencontrent.

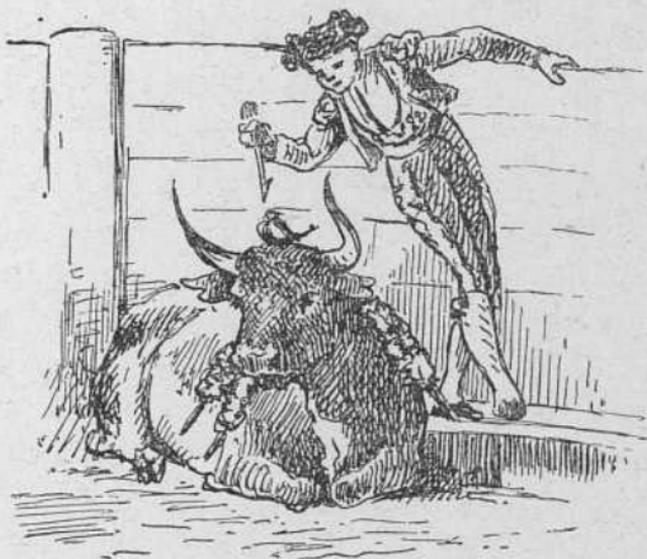
Puis, viennent les coups dits de ressource, employés, faute de mieux, pour les taureaux dont la faiblesse ou la malice rendent impossible tout jeu brillant. Ils ne doivent être employés que dans un cas extrême et une bonne *muleta* doit toujours tirer le meilleur parti possible du plus rétif des taureaux.

Un des coups le plus souvent usités est l'*estocada a media vuelta* — demi tour, — qui peut-être employé avec toute sorte de taureaux quelle que soit la cause qui les rend rétifs. On opère comme pour les banderillas du même nom, sauf qu'il faut se placer toujours du côté gauche du taureau.

Certains taureaux ne se couchent qu'au moment d'exhaler le dernier souffle. Leur agonie est lente et pénible à voir, et seul l'espada a le droit de frapper le taureau tant qu'il est debout.

Dans ce cas-là on emploie le *descabello*.

On appelle *descabellar* un taureau, le frapper de l'épée derrière les cornes, à l'endroit où frappe le *cachetero* pour donner le coup de grâce, lorsque le taureau se couche.



Ce coup ne demande que de la sûreté de main, mais il n'est pas sans danger. Il arrive souvent que le taureau qu'on croyait épuisé fait un suprême effort en se sentant blessé à cet endroit sensible et son attaque inopinée peut être fatale. Presque tous les accidents des espadas se produisent au dernier moment et quand on croit le taureau impuissant.

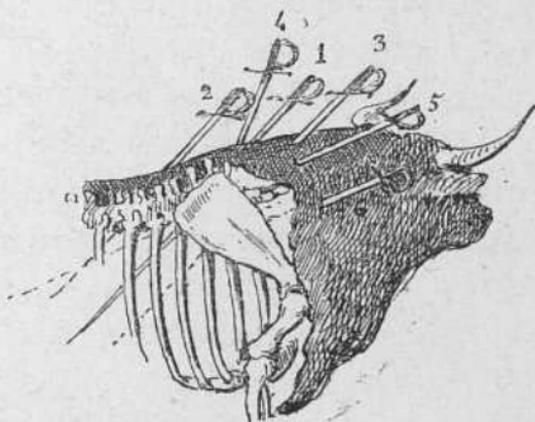
Indépendamment de la façon dont il est préparé et donné, le coup d'épée peut être bon ou mauvais. Pour être bon, l'épée doit frapper en haut du garrot, en avant et au dessus des omoplates. Cet endroit se nomme *los rubios*, — les blonds. L'arme doit suivre le plan de l'axe du taureau et s'incliner de vingt-cinq degrés environ. Il faut en outre qu'elle pénètre au moins de la moitié de sa longueur. Lorsqu'elle entre jusqu'à la garde, on dit que l'espada *mouille* ses doigts.

Si un coup bien marqué reste *court*, ne pénètre pas assez, c'est une *male-chance* et non une *mala-dresse*, car la moindre chose fait arrêter le fer. Seulement, on donne pour limite à la *male-chance* celle de la patience du public.

C'est à propos des coups bien initiés mais malheureux, que se manifestent le plus souvent les rivalités entre les spectateurs partisans de tel ou tel torero. Les adversaires ne manquent jamais l'occasion d'accabler le maladroit; de leur côté les amis du torero répondent qu'on n'a pas encore introduit l'usage des *taureaux désossés*.

D'ailleurs, la rivalité entre toreros, dont il a été parlé, n'est rien à côté de celle de leurs partisans respectifs.

La figure ci-dessous marque les différentes directions suivies par l'épée. Le coup d'épée marqué n° 1 est le bon ; on dit que l'espada a frappé *por todo lo alto, en los rubios*. Le coup n° 2 se nomme *trasera*, sur l'arrière ; — le n° 3 *delantera*, sur le

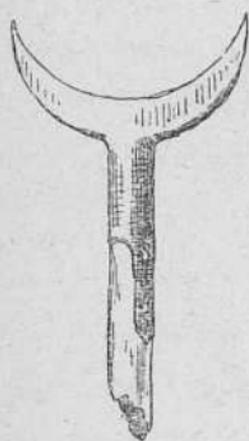


devant ; le n° 4 *pasada*, passé, bas et vertical ; le n° 5 *caída*, tombée ; et le n° 6 *baja*, basse ; ce dernier coup produit presque toujours le *bajonazo* ou *gollete* et on le reconnaît aux flots de sang que le taureau dont le poumon est percé, verse par la bouche et les narines ; coup toujours mortel, pour le taureau et souvent pour la réputation de celui qui le donne.

Il y a encore d'autres coups plus ou moins dé-

fectueux selon qu'ils approchent ou s'éloignent de la perfection.

Atravesada, lorsque la pointe de l'épée sort ou tend à sortir par le côté gauche ; *contraria*, contraire ; *sobrada*, de trop ; *tendida*, couché presque horizontal. Le coup est court, si l'épée ne pénètre pas de plus d'un tiers.



L'usage accorde à l'*espada* vingt minutes pour accomplir sa besogne : ce laps expiré, le président fait un signe, et le clairon sonne de nouveau *la mort*, pour avertir ; cinq minutes après cet avertissement, un nouveau signe fait sortir la *media luna* le croissant, couteau ayant cette forme, fixé par le milieu à une longue perche,

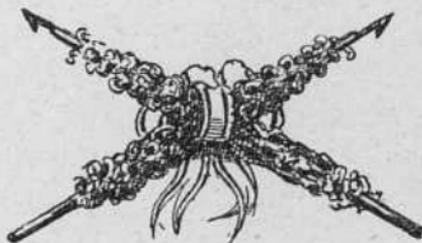
avec lequel on coupait, dans le temps, les jarrets de la bête qu'on ne pouvait tuer autrement. Aujourd'hui, on ne s'en sert que rarement et en cas d'absolu besoin. En règle générale, la *media luna* paraît en signe de blâme infligé à l'*espada*, et on fait sortir en même temps deux *cabestros* qui entraînent le taureau dans la cour.

Ce qui rend l'*espada* admirable, c'est de le voir

calme, réfléchi, sobre de mouvements et toujours près du danger ; c'est de le voir diriger la *brega* — le combat, — imposant au taureau sa volonté et le forçant à obéir, par une savante application des règles de l'art.

L'extrême mobilité devant la bête et l'irrésolution révèlent un manque d'assurance provenant du manque d'art. Dans ce cas, si un heureux effet du hasard ne vient résoudre une situation pénible et pleine de danger, l'homme agacé et surexcité par l'insuccès, se lance sans rime ni raison, jouant le tout pour le tout ; c'est alors que le spectacle devient écœurant.

Quant au *cachetero*, il ne court d'autre risque dans l'exercice de ses modestes fonctions que celui d'attraper une bordée de sifflets, s'il rate le coup.



LA COURSE



LA COURSE

L'entrain avant la course. — Conseils. — Les Coulisses. —
La Présidence. — Le Paseo. — Règlement. — Le retour
des courses.

IL est trois heures et la course commence à quatre. Le soleil patron de la fête, resplendit de toute sa beauté dans l'azur immense. Les rues sont sillonnées par les omnibus dont les conducteurs crient à tue tête : « *A los toros!* » Les cafés sont bondés, comme les abords des bureaux de location, les revendeurs de billets, à voix basse, et les marchands d'éventails criant leur marchandise, harcèlent la foule. Déjà les groupes se forment et prennent la direction de la plaza, dont les avenues ressemblent bientôt à des fourmillières humaines. Depuis le

vaste omnibus jusqu'au modeste fiacre, depuis la classique *calesa* à l'attelage bariolé, jusqu'au correct huit-ressorts, tout ce que la carrosserie a produit depuis deux siècles, roule emporté par le galop vertigineux de mules et chevaux apocalyptiques ou par le trot de superbes carrossiers de sang exotique.

De temps à autre passe un landeau, conduisant quatre toreros, dans leur brillant costume ; tantôt c'est un picador chevauchant sur la première de ses malheureuses victimes, et portant en croupe un groom déguenillé.

Attrait irrésistible, courant insurmontable contre lequel nous lutterions en vain, alors même que nous ne serions pas poussés, toi lecteur par la curiosité du touriste avide de tout voir, et moi par l'amour de la chose.

Comme amateur je prendrais une place de *talanquera* ou de *barrera*, le plus près possible de l'arène mais pour t'être agréable, je te suivrai à la *delantera de grada cubierta, sombra*, la place la plus confortable après les loges et celle d'où l'on jouit le mieux de l'ensemble.

Ici un conseil : ne t'affuble pas d'un costume ni

d'un chapeau par trop voyant et de forme insolite, surtout dans le midi de l'Espagne, afin de ne pas attirer les regards du *tendido*, — le parterre de l'endroit, — souverain gouailleur et absolu qui pourrait en être choqué et demander des modifications dans ta toilette. Si ce malheur t'arrive ne te fâche pas et tâche de t'en tirer avec esprit. Jadis un membre de la famille royale d'Espagne, s'étant présenté en habit noir dans sa loge à Séville, fut contraint par la foule d'aller endosser un costume moins cérémonieux.

Parfois, un lorgnon, un éventail, une cravate voyante, des gants à la couleur bizarre choquent le *tendido* ; un loustic t'interpelle et la foule de demander aussitôt la disparition de l'objet, sur un air dans le genre des " lampions. " Si l'on fait droit aux désirs du souverain aussi fou qu'absolu, — et le moyen de faire autrement ! — on obtient la paix doublée d'une ovation.

Avant que la course ne commence prenons patience, en faisant un tour dans les coulisses.

Les six taureaux de la *media corrida* sont enfermés dans les *chiqueros* du *toril* depuis le matin. L'ordre de sortie appellera le premier celui de la

ganadería la plus ancienne. Si l'on court des taureaux de diverses provenances, le premier de chacune d'elles portera la *divisa* aux couleurs de son maître. Dans les courses extraordinaires tous portent des *moñas* luxueuses.

Dans une cour, se trouvent les chevaux, dont l'essai a eu lieu la veille. Chaque picador a les siens ainsi que deux selles toutes prêtes.

Dans une autre cour on a ménagé un hangar dallé où l'on saigne le taureau. Souvent on l'écorche et on le dépèce aussi pour le débiter sur place, à très bas prix, aux pauvres gens qui ont les mâchoires mieux garnies que la bourse. C'est dans cette même cour qu'attendent deux attelages de mules richement harnachées et caparaçonnées, destinées à traîner les taureaux et les chevaux morts, hors de l'enceinte.

Les toreros fument et causent dans une pièce appelée la chapelle, où l'on voit le petit autel traditionnel consacré à la S^{te}-Vierge. Non loin, se tient un prêtre que la paroisse voisine délègue en prévision d'un accident mortel. Dans une pièce contiguë sont installés deux lits et un service médical complet.

Entre les deux barrières et à proximité de la porte d'entrée de la *cuadrilla*, qui généralement fait face à la loge de la présidence, on voit les *picas* et les *banderillas* dont on a contrôlé d'avance la longueur et la forme des fers.

C'est là qu'on viendra les prendre, au fur et à mesure des besoins.

Le *redondel* — l'arène — a deux ou trois issues, sans compter la porte du toril ; la première est celle par où la *cuadrilla* fait son entrée ; l'autre s'appelle d'*arrastre*, c'est par là qu'on fait sortir les taureaux et les chevaux morts. Ces issues correspondent, ainsi que la porte du toril, à quatre portes à deux battants ménagées dans la barrière, derrière chacune desquelles se tient une équipe de charpentiers postés là pour réparer les dégâts qui pourraient s'y produire. Entre les barrières, des monceaux de sable fin et sec pour effacer les taches de sang.

Notre petite tournée faite, montons à nos places, car l'heure approche.

Les gradins sont bondés, l'arène a été rafraîchie par un arrosage préalable et le président s'est enfin montré dans sa loge.

La présidence des *plazas* appartient au gouver-

neur civil de la province — préfet, — qui délègue souvent l'*alcalde* — maire, — un adjoint ou un conseiller municipal. Cette mission est loin d'être une sinécure, car le président dirige pour ainsi dire la course ; c'est lui qui décide le moment où l'on doit cesser de piquer et passer aux banderillas et qui dose celles-ci. Le taureau, le protagoniste et le premier élément de la course se trouve de ce fait dans ses mains ; il peut l'abîmer en prolongeant l'un ou l'autre exercice et en retardant le signal de la mort. Il ne le fait pas impunément, car à chaque désaccord entre lui et le public, il entend huit ou dix mille voix qui lui crient : *no lo entienda usted* — vous n'y entendez rien, — sur l'air d'usage, et qui le condamnent, — platoniquement et avec une unanimité frappante, — à recevoir la banderilla ou la pica jugée de trop.

Le prestige de l'autorité et la course elle-même y gagneraient si la direction absolue était confiée au premier espada seul, comme d'aucuns le désirent, quoique ce dernier système ne soit pas exempt de graves inconvénients. Mais ce n'est pas ici le moment d'étudier des réformes. La musique domine les cris de la foule, en jouant un *allegro* militaire, *tempo di marcia* et le spectacle commence.

Un alguazil, costume XVII^e siècle, monté sur une superbe bête vient solliciter du Président l'autorisation de commencer et repart aussitôt qu'il l'a reçue, pour revenir avec les cuadrillas.

On nomme *paseo* — promenade — le défilé des cuadrillas venant saluer la loge présidentielle. Dans certaines plazas, notamment à Madrid, où le public promène dans l'arène jusqu'au commencement de la course, le *paseo* est précédé du *despejo* — dégagement — fait par une troupe à cheval.

Voici l'ordre de placement des cuadrillas pour le *paseo*.

En tête un ou deux alguazils à cheval.

Puis les espadas en ligne, le plus ancien à droite, le second à gauche et le troisième, le sobresaliente ou le medio-espada au milieu.

Viennent après les banderilleros, suivis des picadors à cheval, mais sans les piques ; puis les chulos et les serviteurs de plaza et en dernier lieu les attelages de mules pour l'enlèvement des bêtes mortes.

Les toreros à pied portent leurs capas serrées autour du corps ayant le bras droit dégagé. Arrivés droit au pied de la loge présidentielle, ils saluent.

« *Ave Cesar morituri te salutant.* »

Puis, les mules et les picadors de réserve se re-

tirent. Les deux cavaliers de *tanda* — de service — font un galop d'essai et vont prendre leurs picas, tandis que les gens à pied échangent leurs riches manteaux brodés pour la cape de combat en percaline.

L'alguazil, resté en place, reçoit dans son chapeau la clef enrubannée du toril, qui lui est jetée par le président... — ou bien une bordée de sifflets s'il la rate... et il la rate souvent — et court la porter au préposé au toril ; puis il revient saluer de nouveau et part au grandissime galop, pour éviter la farce qui consiste à lâcher le taureau avant sa sortie de l'arène.

Les cuadrillas et leurs chefs sont désormais sous les ordres du premier espada. Celui-ci place les hommes, distribue la besogne et dirige, en un mot, la course. Ce n'est qu'au moment où les autres espadas sont appelés à tuer qu'ils ont une sorte d'autonomie. Les picadors de *tanda* se placent à gauche du toril dans la forme expliquée dans le chapitre précédent.

Le président fait alors un signal à l'aide d'un mouchoir blanc, les clairons et les timbales sonnent et la porte du toril s'ouvre.

Le lecteur connaît déjà les différentes suertes du toreo ; il suffira donc d'indiquer quelques règles générales.

Lorsqu'un picador est tombé ou démonté, un *reserva* doit le remplacer immédiatement ; celui-ci se retire aussitôt que le picador de *tanda* reprend sa place de combat.

L'espada doit faire observer un rigoureux tour de rôle aux picadors, à moins que le taureau ne s'y oppose et ne montre des préférences imprévues.

Au signal pour les banderillas, les picadors doivent céder la place aux banderilleros qui, deux trois au plus pour chaque taureau, plantent à tour de rôle les banderillas. Si un banderillero rate le coup, l'autre prend sa place ; les entêtements et la déférence mutuelle nuisent et doivent être bannis.

Le signal de la mort donné, le banderillero, même s'il se trouve en suerte, doit renoncer, poser simplement ses banderillas par terre, où viendra les prendre le chulo qui les distribue. Tant pis pour le maladroit qui comptait sur ce dernier essai pour se réhabiliter d'un insuccès.

Le signal pour les banderillas à feu se fait à l'aide d'un mouchoir rouge.

Le signal des banderillas doit être donné lorsque

le taureau, à l'état de *parado*, est près d'*aplomarse*. Insister serait l'anéantir et le rendre impossible pour le reste de la course. C'est donc d'après la résistance du taureau qu'on calcule le nombre de *varas* — coups de pique.

Si le taureau, après quelques coups de pique, se refuse à en recevoir davantage, ce qu'on appelle *buirse* — fuir — ou si depuis sa sortie il évite le cheval, sa lâcheté le condamne au feu. S'il se refuse à la pique après plus de trois suertes faites dans les règles, et cela à cause peut-être du picador qui l'aurait abîmé outre mesure, on n'a plus le droit de lui infliger la honte. C'est à ce propos que se produisent les luttes entre le Président et le public, rarement d'accord sur ce point.

Pour les banderillas, on suit la même règle. Deux paires, quatre au plus, suffisent amplement, presque toujours. Abuser pour complaire à un public peu connaisseur ne sert qu'à rendre dangereux et peu brillant le rôle de l'espada.

Lorsque le clairon sonne la mort, l'espada prend ses armes et va sous la loge du président où il est d'usage de faire un *speech* dont voici la formule courante : « Monsieur le président, je porte la santé — *brindo* — de Votre Seigneurie, celle de sa

compagnie, celle des habitants de la ville et des étrangers ici présents. » Il souligne le dernier mot, en jetant en l'air sa coiffure qu'il tenait à la main et part nu-tête et d'un pas mesuré vers le taureau.

Le *puntillero* ou *cachetero* n'accomplit sa besogne que lorsque la bête, blessée à mort, tombe.

Il a été dit ailleurs que l'espada a vingt-cinq minutes pour finir et que ce temps écoulé, le président peut faire retirer le taureau et amener la *media-luna* — le croissant, — en signe de blâme.

La mort du taureau est saluée par la musique qui joue pendant qu'on entraîne dehors les chevaux morts d'abord et le taureau en dernier lieu. Quelques poignées de sable, quelques coups de râteau.... une nouvelle fanfare annonce la sortie d'un nouveau taureau.

Si un taureau est tellement mauvais que son renvoi à la cour devient nécessaire, il est remplacé par un autre, de réserve. Parfois le public demande, et le président accorde un taureau de grâce, en plus de ceux annoncés.

Telle est la course de taureaux dans ses détails. Spectacle monotone et fatigant à partir du second taureau, lorsqu'on ne connaît pas le toreo et qu'on

ne peut apprécier d'une façon technique l'action des hommes et les états de la bête. Ce qui attire la foule c'est l'entrain général, ce qui retient l'aficionado c'est la variété des mille incidents qui se produisent et que lui seul peut apprécier.

Les aficionados en revenant de la course et, longtemps après, discutent et commentent les incidents; les autres rentrent chez eux, la tête baissée sous le poids d'une migraine.

Ce qui a fait dire :

— Où vas-tu ?

— Aux taureaux! — d'un ton joyeux.

— D'où viens-tu ?

— Des taureaux!!! — d'un air morne.

On compte en Espagne cent plazas de toros environ, dont une trentaine de premier ordre; plusieurs sont de véritables monuments architectoniques, comme celles de Valence et de Madrid.

Leur contenance varie entre 4,000 spectateurs et 17,000, comme Valence; la plaza de Madrid peut contenir 12,000 personnes; de même, Barcelone, Séville et Malaga; Ronda et San Sebastian, 8,000 places, etc.

Les courses ont lieu au printemps et en été.

Celles qui sont données à Madrid, Valence, Séville, Ronda, Cadix, Puerto de Santa Maria sont les plus importantes. Celles de Saint Sébastien sont fort intéressantes et très suivies.

Le choix de la place a son importance. Ainsi la *delantera de grada cubierta* " coté de l'ombre " est, comme il a été dit, la plus commode et celle d'où l'on jouit mieux de l'ensemble. Il y a aussi les loges, mais on ne les détaille pas. Les autres places sont *alanguera* ou *barrera* et *contrabarrera*, premier et second gradins de l'arène; *tendido* qui monte jusqu'à la *grada*; son dernier gradin se nomme *tabloncillo*, encore une bonne place. Un balcon sépare ce dernier de la *delantera de grada*, au-dessus de laquelle grimpent les gradins de la *grada cubierta*.

Les places sont *de sol*, au soleil, *de sombra*, à l'ombre et *de sol y sombra*, moitié et moitié. Leur prix varie presque de moitié entre les deux premières. Voir bien sur le billet l'indication " *sombra* " et se méfier du mélange. Le soleil ne nous quittera qu'après nous avoir rôtis et pour nous livrer à la bise qui nous apportera une fluxion de poitrine supplémentaire.

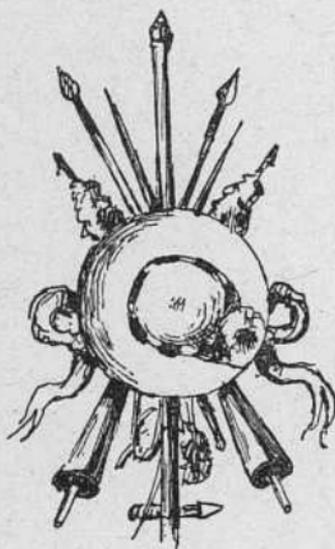
En parlant des courses de taureaux, il faudrait peut-être dire quelques mots des courses portugaises, landaises et provençales.

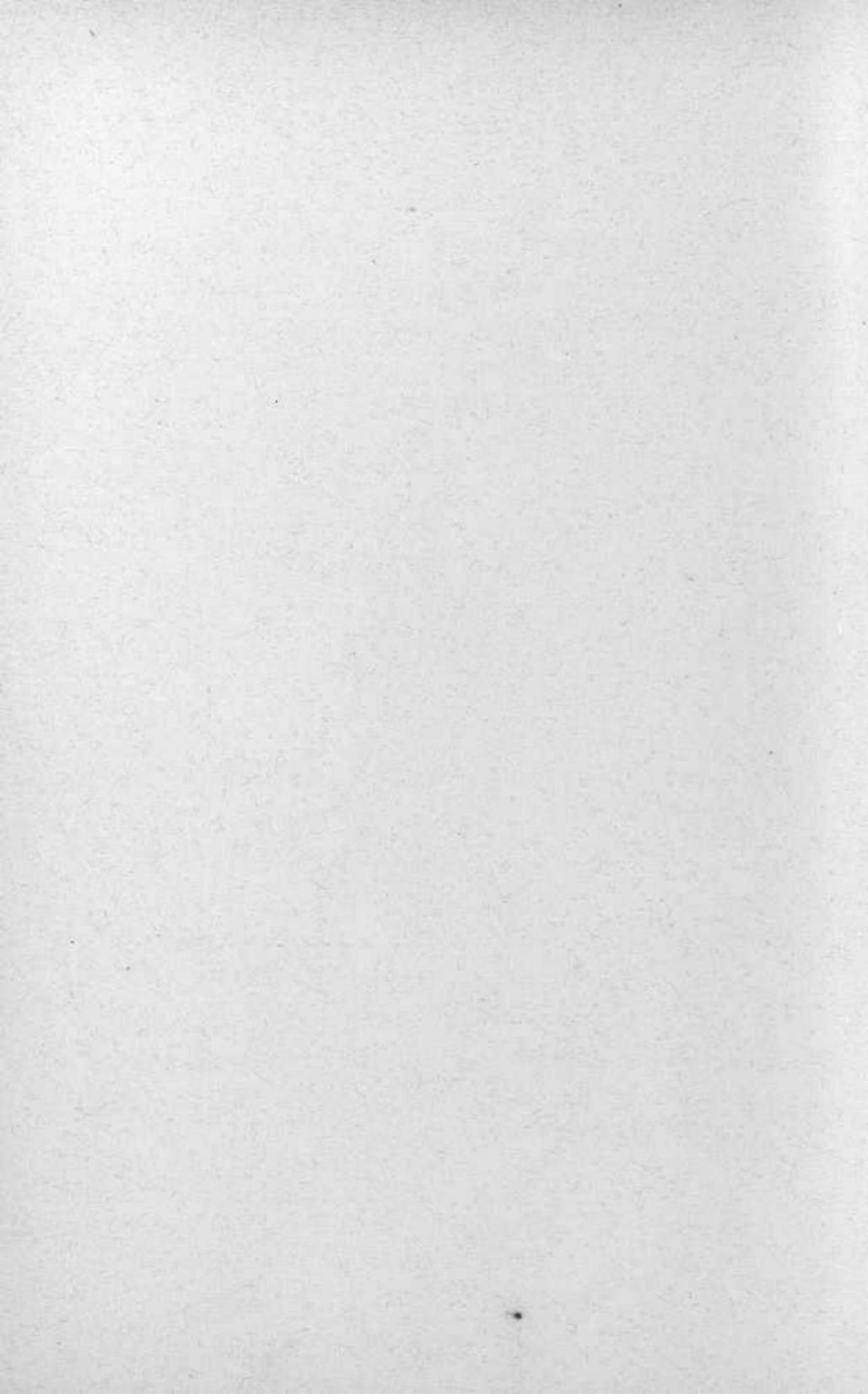
Mais, outre que ce livre ne vise pas à une monographie complète de la tauromachie, il faut reconnaître que les passes des écarteurs français sont des variantes de quelques-unes des suertes pratiquées dans les courses espagnoles.

Au point de vue pittoresque, il y aurait aussi un chapitre à consacrer aux *novilladas* ; mais ce ne sont que des courses de jeunes taureaux, agrémentées de farces et de pantomimes.

La biographie des toreros célèbres ou en vogue, quelques-uns des innombrables épisodes tragiques ou amusants dont mes souvenirs et mes cartons débordent, des historiettes et des réflexions se rattachant au spectacle en question auraient donné un peu d'intérêt à ce livre peut-être par trop aride. Mais, que faire ! Ce volume, qui ne devait pas dépasser les proportions d'un *vade-mecum*, a pris, à mon insu, un peu trop d'enbompment et force m'est de l'arrêter net dans son développement, de crainte de devenir fastidieux, en entrant dans tous les détails que comporte le sujet.

C'est donc bien à regret que je pose ici ma plume de Tolède, non comme Cervantes pour la laisser pendant des siècles, mais bien décidé à la reprendre pour traiter le même sujet, *Dio volente* et l'accueil du public aidant.





TABLE



TABLE

CE LIVRE.....	1
LES ORIGINES.....	9
Coup d'œil historique. — Chapitre peut-être indispensable, ennuyeux à coup sûr, mais aussi court que possible.	
LE TAUREAU.....	19
Taureaux de course. — Élevage. — Tienta et Her-radero. — Principales Ganaderias. — Encierro et Apartado. — Dans l'arène.	

L'HOMME. 47

Comment on devient torero. — Qualités du torero.
 — La Cuadrilla. — Chulos et Singes savants.
 — Picadores. — Banderilleros. — Medio espada
 et Sobresaliente. — Espada.

LE TOREO. 69

Scruples. — Le toreo moderne. — Diverses écoles.
 — Technologie. — La capa. — La pica. —
 La banderilla. — La mort du taureau.

LA COURSE. 117

L'entrain avant la course. — Conseils. — Les Cou-
 lisses. — La Présidence. — Le Paseo. — Rè-
 glement. — Le retour des courses.



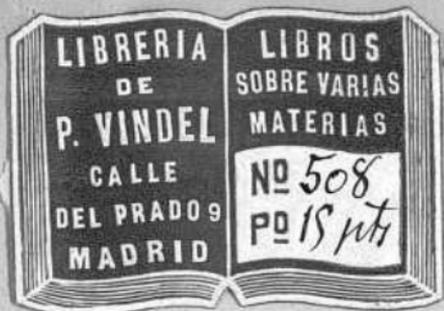


Imprimerie Aréas

14, Rue Taylor,

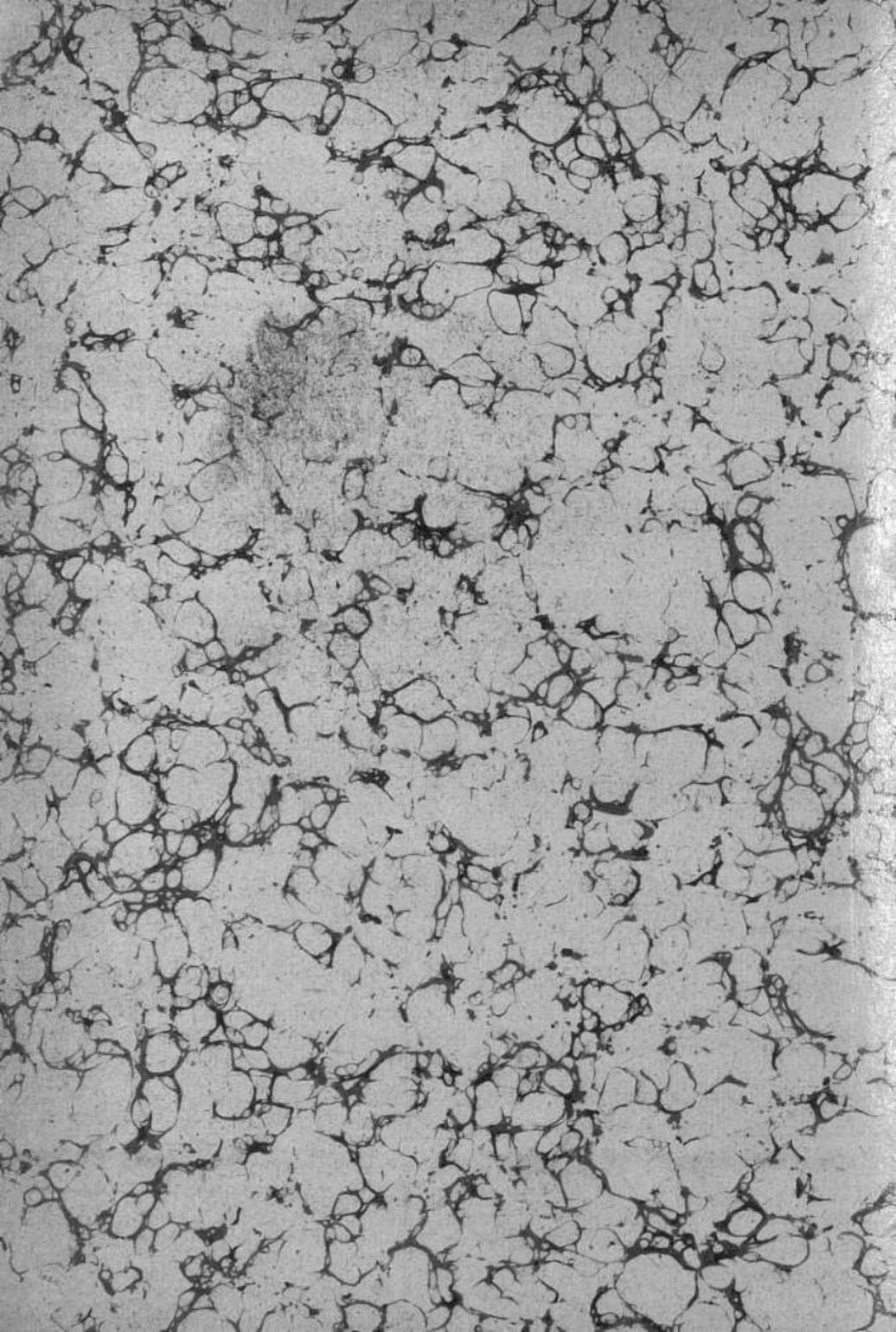
Pau.

SS
9





8 pta



MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOTECA

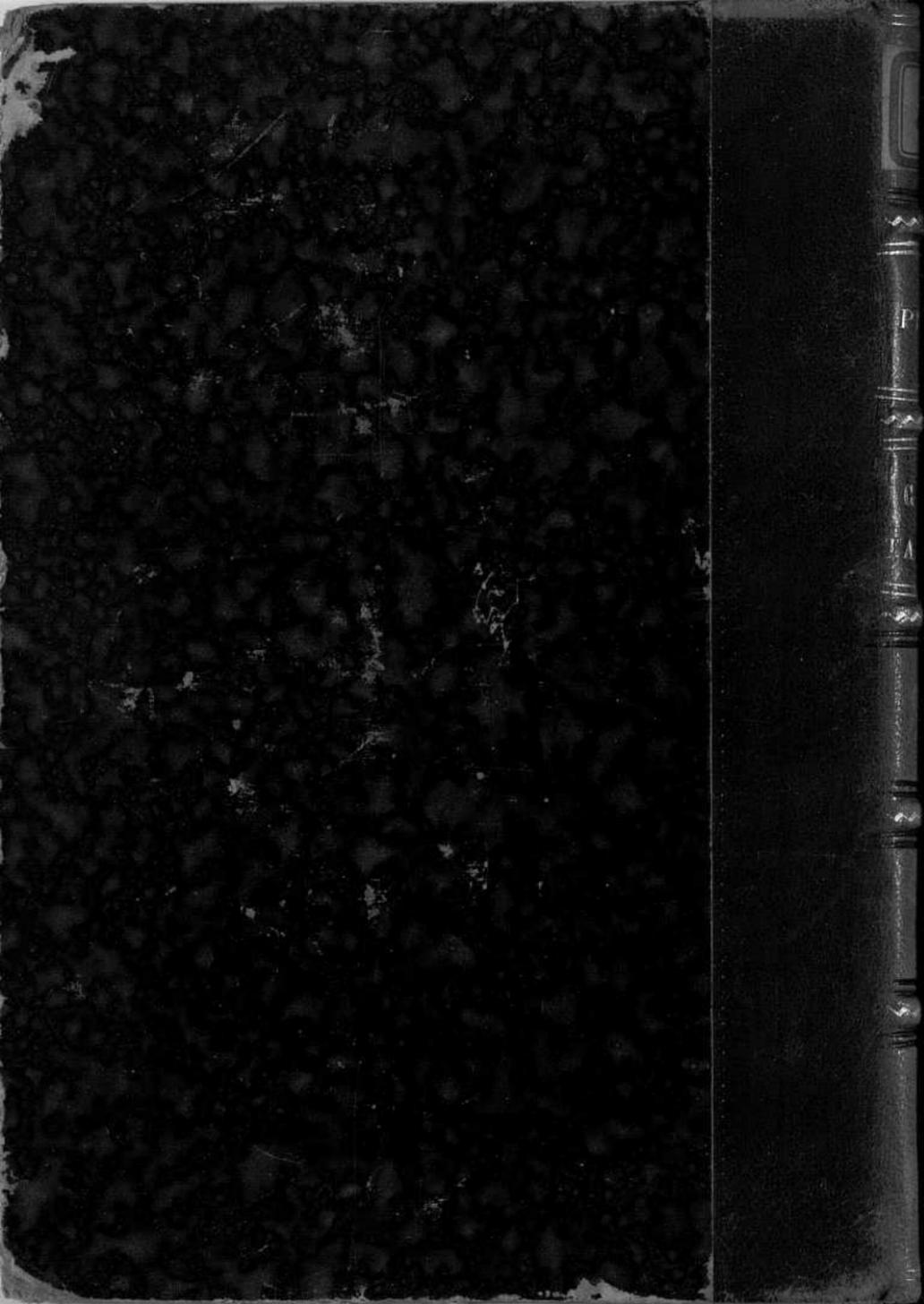
Pesetas.

Número.. 49 Precio de la obra..... ..

Estante... 1 Precio de adquisición

Tabla 2 Valoración actual..... ..

Número de tomos.. ..



49.

PERO GI

LES
COURSES
DE
ARRAUX